

# LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS  
Un an, 21 francs; — Six mois, 11 francs; — Trois mois, 6 francs.  
Le numéro : 35 c. à Paris — 40 c. dans les gares de chemins de fer.  
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.  
Le volume semestriel : 11 fr. broché. — 16 fr. relié et doré sur tranche.  
LA COLLECTION DES 25 VOLUMES : 281 FRANCS.  
Adresser tout ce qui concerne la partie littéraire et artistique  
à M. PAUL DALLOZ, directeur.

14<sup>e</sup> Année. N<sup>o</sup> 668. — 29 Janvier 1870

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT  
9, RUE DROUOT, OU 13, QUAI VOLTAIRE

DIRECTION ET ADMINISTRATION  
13, QUAI VOLTAIRE

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.  
Adresser tout ce qui concerne les abonnements et l'administration  
à M. BOURDILLIAT, administrateur.



LA GRÈVE DU CREUZOT. — Les troupes, à leur arrivée, se forment sur la place de l'Église du Creuzot.

## PRIME A NOS ABONNÉS

Nous offrons à tous nos abonnés quatre splendides aquarelles par MM. Riou et Cicéri, représentant les vues principales du canal maritime de Suez et un magnifique portrait de M. de Lesseps.

Ces cinq planches sont vendues 20 fr. chez l'éditeur. Par suite d'un arrangement spécial et en nous imposant un sacrifice, nous pouvons les donner au prix de 5 fr. à tous nos abonnés.

Pour les recevoir franco par la poste, il faut ajouter 1 fr.

Les peintres Riou et Cicéri ont cherché à reproduire d'une façon très-exacte les épisodes les plus intéressants du travail herculéen de Suez. Ces tableaux sont on ne peut plus pittoresques et donnent l'idée la plus juste des paysages grandioses que traverse la grande voie creusée dans le désert. Ils orneront bientôt les murs du foyer, éternisant ainsi le souvenir de l'œuvre gigantesque hardiment entreprise et menée à bonne fin par un Français.

Adresser à M. Bourdilliat, administrateur, 13, quai Voltaire, à Paris, les demandes en un mandat sur la poste de 6 francs, pour recevoir franco. Joindre au mandat une des dernières bandes qui servent à l'envoi du journal.

## COURRIER DE PARIS

Elle a bien du mal à se mettre en branle, la machine des plaisirs mondains. Nous voici au seuil de février, et c'est à peine si quelques rares salons ont entre-bâillé leur porte; c'est à peine si la gastronomie a enregistré deux ou trois fêtes culinaires.

Calme plat.

A qui la faute? Est-ce la politique qui assombrit? Est-ce le sérieux qui nous envahit? Ce qu'il y a de certain, c'est que le carnaval de 1870 promet de prendre place parmi les plus sinistres dont l'almnach a gardé la mémoire. Un honorable vieillard nous faisait à ce propos part d'une remarque, dont nous lui laissons la responsabilité.

Comme nous constatons devant lui la mélancolique atonie de la saison actuelle :

— Cela n'est pas étonnant, nous dit-il, c'est l'influence du troisième chiffre.

— Quel troisième chiffre?

— Celui du millésime.

— Je ne comprends pas.

— Je m'explique... J'ai donc observé, depuis trop longtemps, hélas! car cela prouve que j'ai parcouru une bien longue carrière, j'ai constaté que toujours le commencement des années qui inaugurent une décennie nouvelle se signale par une tristesse exceptionnelle. N'est-ce pas par hasard parce que, malgré soi, l'on est plus sollicité alors de faire un retour sur soi-même?

Tandis que les ans suivent leur cours ordinaire, on se laisse aller volontiers à l'oubli et à l'insouciance... 1866... 1867... 1868... 1869... c'est toujours à peu près même chose... Le quatrième chiffre change seul, et l'habitude étant plus respectée, on va devant soi, sans même prendre garde que douze mois de plus ont passé par là.

Mais survient l'année de la décade...

La première fois qu'il faut écrire cette date, la plume est forcée de s'arrêter d'elle-même... 18... On va ajouter le 6 ordinaire... Non pas! c'est le 7 qu'il faut maintenant... 1870... Eh quoi! déjà dix années! déjà un si long espace de temps parcouru! que la vie court donc à grande vitesse!... Comme elle s'en va, la jeunesse!... Mais alors il faut que je me hâte d'assurer mes jours de retraite... A la besogne!... A la besogne!...

Ainsi pendant tout le premier mois de janvier,

jusqu'à ce que la main se soit accoutumée au nouvel ordre de chiffres... dix fois la mémoire fourche. Dix fois le terrible 6 revient, chassé par le 7 obstiné... 1870!... Et dix fois aussi les sombres réflexions.

Multipliez cette impression particulière par le total d'une population, et vous comprendrez pourquoi on a le cœur moins prompt à la gaieté dans les années du troisième chiffre.

Ainsi parla mon vénérable interlocuteur.

Le paradoxe est au moins ingénieux. C'est pourquoi je vous en ai tout d'abord fait part.

Quoi qu'il en soit, et puisque l'actualité mondaine ne fournit rien, il faut chercher ailleurs.

La nécrologie, elle, ne connaît pas de jour de relâche.

Elle a cette fois inscrit sur la liste funèbre le nom d'un des rares privilégiés qui ont de temps à autre l'air de vouloir donner raison à ce surnom d'immortels dont on affuble les académiciens. Je parle, bien entendu, de l'immortalité physique.

Quant à l'immortalité de la gloire, M. de Pongerville ne pouvait guère compter sur elle, malgré son admission au sein du cénacle des quarante. Ce fut un honnête traducteur, ce ne fut pas un poète. Il eut cette chance de naître à une époque où le vers illustrait son homme à bon marché. Il suffisait alors d'aligner un certain nombre de rimes pour inspirer au public une sorte de vénération superstitieuse.

Ce pauvre alexandrin! comme M. Bourbeau, a-t-il assez perdu de son prestige!

Aujourd'hui, ils sont dix, vingt, trente, cent peut-être qui font les vers admirablement, au point de vue ouvrier; ils sont plusieurs même qui ont un réel talent et qui ont écrit des volumes de poésie, dont une seule pièce aurait autrefois placé du premier coup son auteur au rang des dieux.

Rien! l'indifférence publique passe froide et dédaigneuse.

M. de Pongerville, dès qu'il eut publié sa traduction de *Lucrèce*, fut bombardé grand homme. Elle ne manquait pas de mérite, cette traduction; elle avait d'abord celui-ci : oser se mesurer avec un des génies les plus redoutables de l'antiquité, avec un des rares écrivains de Rome qui n'ait pas été un clair de lune de la Grèce... Faire passer dans notre langue, si éprise de clarté et de précision, les philosophismes nébuleux du poète ancien! Quelle entreprise!

Naturellement M. de Pongerville n'y réussit pas absolument; mais, en pareil cas, un à-peu-près est déjà beaucoup.

Il avait du reste rencontré là les colonnes d'Hercule. Il n'alla jamais plus loin. Il rétrograda au contraire. Ses épîtres et menus bibelots littéraires ne sont même pas à rappeler pour vérification de compte.

M. de Pongerville, vie privée parlant, était un excellent homme. Pas d'esprit brillant; de l'affabilité, du savoir-vivre, de l'obligeance. On ne se frotte pas pendant de si longues années à des choses en us sans en conserver un peu de raideur magistrale; mais chez lui, pourtant, ce défaut était tempéré par le caractère même, très-enclin à la simplicité.

M. de Pongerville occupait son fauteuil depuis quarante ans! Il avait remplacé Lally-Tollendal.

Quel étrange accouplement de noms!

A l'Académie, où il se montrait, autrefois surtout, assez ponctuel, il se laissait quelquefois aller aux douceurs d'un bien excusable sommeil. Il en avait tant entendu de discours de réception!

C'est à lui qu'arriva l'aventure suivante :

En ce temps-là, il venait de publier (1827) sa traduction de *Lucrèce*, dont il était partout question. M. de Pongerville est invité à dîner chez un grand personnage de l'époque qui avait épousé une femme célèbre par ses vulgarités et ses ignorances.

On place M. de Pongerville à côté d'elle pour lui faire honneur, et comme de raison M<sup>me</sup> de X... croit devoir complimenter le poète sur l'ouvrage dont on parlait tant.

La conversation s'engage :

— Il paraît, monsieur, que votre traduction de *Lucrèce* est admirable.

— Oh! madame...

— Mon mari me l'a dit.

— Il est trop indulgent.

— Avant de la lire, je voudrais vous demander un renseignement.

— Lequel? madame.

— Est-ce longtemps avant de se tuer pour échapper à Tarquin, que cette héroïne écrivit les mémoires que vous avez traduits?

M. de Pongerville resta bouche bée, et la dame n'eut jamais son renseignement.

Puisque le respectable défunt nous a rapproché des parages académiques, c'est le moment de constater que l'érection de la statue de Voltaire est absolument décidée.

Elle sera définitivement placée devant l'Institut.

Ce n'aura pas été sans peine qu'on aura obtenu que le grand philosophe ait son monument comme n'importe quel général. L'on sait ce que la rancune cléricale déclenchait de violences, de pétitions et d'intrigues pour empêcher que ce légitime hommage fût rendu à la mémoire de l'écrivain si Français par le style et par la pensée.

Ce qu'il y a de très-curieux, c'est de rapprocher de ces débordements de colère un document fort ignoré, mais tout à fait intéressant. Ce document est la réponse faite à Ducis, qui succédait comme académicien à Voltaire. Cette réponse, point capital, est d'un membre du clergé, M. l'abbé de Radonvilliers, un illustre inconnu, qui remplissait alors les fonctions de directeur du docte corps.

M. l'abbé de Radonvilliers serait aujourd'hui honni par M. Veuillot, qui le traiterait de révolutionnaire et de parpaillot pour avoir osé rendre hommage à Voltaire en ces termes :

« Vous devez, monsieur, être d'autant plus flatté que vous ne succédez point à un simple citoyen de la république des lettres, mais au chef même de la littérature. Si M. de Voltaire n'en avait pas le titre, il en avait les honneurs; les gens de lettres de ses amis le lui accordaient volontiers, et ses ennemis, las de combattre l'opinion publique, n'osaient plus le lui contester. »

Ceci se prononçait sous Louis XVI, en pleine monarchie de droit divin.

Voyez comme la liberté de pensée a progressé!

Ce n'est pas tout. Un peu plus loin, l'abbé de Radonvilliers ajoutait :

« La mémoire de M. de Voltaire n'a pas à craindre un retour; elle ne s'obscurcira jamais. Outre l'éclat dont elle brille en ce moment, nous avons un indice certain de sa durée... »

Puis, faisant allusion au couronnement de la statue de Voltaire, il dit :

« Cependant il a manqué un jour à son triomphe, celui où il aurait paru dans une de nos assemblées publiques. Si son image y était reçue avec tant d'acclamations, quels transports n'y aurait pas excités sa présence!... »

Ces extraits l'attestent, le clergé d'alors ne trouvait pas mauvais, par la bouche d'un de ses membres, que l'image de Voltaire ait été reçue avec acclamations.

Il a fallu en arriver au dix-neuvième siècle, siècle de progrès, pour voir se produire des protestations du genre de celles qui n'ont pas abouti d'ailleurs.

La statue de l'Institut m'amène à enregistrer un nouvel et prochain travail par lequel Paris sera particulièrement intéressé.

Chacun sait combien, le soir, pour les passants qui du faubourg Saint-Germain veulent se rendre à la rue de la Paix et réciproquement, le détour est cruel du pont de Solferino à la place de la Concorde.

La faute en est aux Tuileries qui, fermées le soir, obligent à ce circuit énorme.

Or, nous touchons à la suppression de cet obstacle.

Non pas qu'on veuille démolir ou couper les Tuileries, rassurez-vous, M. Haussmann n'y est plus. Mais un ingénieur habile vient de trouver une combinaison extrêmement ingénieuse, que nous avons vue, de nos yeux vue, et qui concilie tout.

Le passage entre le pont et la grille de Casti-

glione pourra désormais, même la nuit, rester ouvert aux piétons. A droite et à gauche seulement sera installée une grille nocturne.

Je la qualifie ainsi, parce qu'elle disparaîtra absolument le jour, rentrant dans le sol par un système d'autant plus habile, qu'on avait à vaincre une difficulté capitale. Sous les Tuileries, à un mètre cinquante, on rencontre une couche d'eau.

Il fallait donc tourner l'embaras. C'est fait. La grille se replie sur elle-même, se couche docilement, se redresse. Une grille apprivoisée.

Le brevet pris, l'expérience convaincante faite, on ne peut nous priver plus longtemps d'une amélioration qui sera chaudement accueillie par le public.

Il est aussi question d'une résurrection.

Celle du salon des refusés.

On rit si fort de cette innovation, qu'elle vécut ce que vivent les roses. Ce fut un tort.

Le jury, qu'il soit composé de n'importe quelle façon, ne peut pas avoir la prétention d'ériger à son profit un dogme d'infailibilité.

Il faut par conséquent que l'appel soit toujours possible.

On annonce que M. Maurice Richard, le nouveau ministre des Beaux-Arts, l'a compris, et qu'il rend aux refusés ce recours en grâce qu'on ne conteste pas aux Troppmanns eux-mêmes.

Et puis, où est le mal, si l'on voit surgir là quelques-uns de ces tableaux fantastiques qui donnent à la France entière une crise d'hilarité. C'est un excellent dérivatif, cela.

Nous manquons de fantaisie. Ouvrons les écluses. Le salon des refusés ! C'est à l'art ce que l'opérette est à la littérature. La cascade du pinceau, cascade d'autant plus réjouissante quelle est naïve et s'égare elle-même.

A propos d'excentricité, je ne me rappelle pas avoir vu beaucoup de cas plus bizarres que celui dont les tribunaux avaient à connaître l'autre jour.

Vous avez vu dans les journaux, n'est-ce pas, l'affaire de ce directeur de province plaidant contre un de ses artistes, sous prétexte que celui-ci étant absolument sourd, ne s'entendait pas chanter, avantage dont il aurait abusé.

Je n'ai pas à me prononcer sur le fondement du litige, mais il mérite d'aiguiser la verve de mon spirituel collaborateur Petit-Jean.

Cette contestation entre directeur et chanteur de province, m'a rappelé une anecdote que contient un jour Roqueplan.

Un pseudo-ténor se présente.

L'impressario accorde une audition.

Le pseudo-ténor entame un air de *Guido et Genevra*, une cacophonie.

— Pardon, monsieur, intervient le directeur, mais je crois que...

— Ne faites pas attention... c'est parce que j'étais baryton... J'ai un peu déplacé le registre de ma voix...

— Je ne vous dis pas le contraire... mais le registre de votre voix ne serait pas pour moi un registre d'abonnements... serviteur !

J'ai prononcé plus haut le titre d'une pièce qui est à peu près inconnue de notre génération, qui n'en a guère conservé que deux vers devenus populaires. Je veux parler de l'opéra de *Guido et Genevra*, d'Halévy.

Or, en ce moment même le Théâtre-Italien remonte cet opéra, qui n'a pas revu la rampe depuis 1838.

C'est Nicolini qui remplira le rôle créé jadis par Duprez ; c'est lui qui par conséquent soupirera la célèbre romance :

Hélas ! elle a fui comme une ombre,  
En me disant : Je reviendrai.

Ce sont là précisément les vers auxquels je faisais allusion plus haut, et qui sont si souvent revenus dans les conversations privées et dans les colonnes des journaux, depuis la représentation, à moitié heureuse, de cette œuvre du maître regretté.

C'est qu'elles arrivent avec un si fréquent à-propos, les occasions d'appliquer ce refrain, à notre

époque où tout passe, tout lasse, tout casse si vite.

Hélas ! elle a fui comme une ombre, la conviction de celui-ci qui s'est laissé conquérir par un gros traitement.

Hélas ! elle a fui comme une ombre, la lune de miel de ce ménage, qui au bout d'un an est déjà au papier timbré !

Hélas ! elle a fui comme une ombre, la réputation surfaite de cet écrivain que la réclame apothéosa !

Hélas ! elle a fui comme une ombre, la fortune de ce tripoteur qui, après avoir éclaboussé les gens du haut de ses millions, s'en va finir à Bruxelles, à Milan, s'il ne s'arrête à la station de Mazas !

Hélas ! elle a fui comme une ombre, la jeunesse et la beauté de cette actrice dont la rampe et le maquillage n'ont fait qu'une bouchée !

En vérité, ce sont les litanies de notre temps, que cette ritournelle vitale dans toutes les mémoires, à cause de son opportunisme même.

Quant à l'opéra dans son ensemble, ce sera pour le public de 1870 une vraie repremière représentation. J'ai dit que Nicolini prenait le rôle de Duprez. En artiste consciencieux qu'il est, il est allé demander au maître chanteur ses conseils et ses instructions sur la tradition du personnage.

M<sup>lle</sup> Krauss, la cantatrice passionnée, lui donnera la réplique. Il y avait en outre dans *Guido et Genevra* un succès de rôle de ténor ; il a été métamorphosé de façon à devenir baryton, et c'est Bonnehée qui l'apprend.

Vous verrez que l'on va être contraint à des comparaisons peu flatteuses pour la génération actuelle, quand on entendra cette musique jadis si critiquée. On s'apercevra avec stupeur qu'il y a là cinquante fois plus de mélodie et d'élan que dans les machines sombres et ternes dont, faute de mieux, nous sommes réduits à faire notre régal.

De son vivant, Halévy était critiqué et malmené ; d'aucuns affectaient de le traiter avec un dédain superbe et le qualifiaient de musicien de seconde catégorie.

Cette seconde-là aujourd'hui serait notre bonne première ; car de l'inspiration aussi on peut dire :

Hélas ! elle a fui comme une ombre !

Passons à des considérations moins esthétiques.

L'heure des repas et des bals confraternels a sonné. Ces solennités n'infirmen en rien ce que je disais en commençant de la monotonie de la saison, car elles n'ont en soi rien de bien récréatif. C'est de la réjouissance par ordre, du plaisir professionnel, et par conséquent quelque chose qui n'a rien de spontané.

Vous connaissez le mot d'un journaliste qui avait été invité à un de ces banquets d'une société quelconque :

— Eh bien, quelle impression avez-vous rapportée ?

— Mon Dieu, c'est bien simple. Cela m'a prouvé qu'un repas de corps n'est point un repas d'esprit.

Mais les agapes sont à la mode : corps d'État, associations, anciens condisciples, tout s'en mêle.

Ceux qui ne mangent pas dansent.

C'est ainsi que l'on a eu le bal des gens de maison ; c'est ainsi qu'on va avoir le bal des garçons limonadiers et restaurateurs. Là, du moins, il est à supposer que le buffet fera parler de lui.

C'est à Valentino que la fête a lieu. Les invitations portent qu'on est tenu de se présenter en tenue de soirée. Je ne me pose qu'une question :

Si c'est la fête des garçons sans exception, qui donc servira les consommations à la buvette du bal même ? Des messieurs en habit noir et cravate blanche quittant un moment leur danseuse pour aller quérir un grog au vin ou un bock, ce serait très-étrange.

Plaisanterie à part, il paraît que l'association des limonadiers et restaurateurs est une des plus solidement constituées et des plus convenablement administrées.

Bonne chance donc à ses avant-deux !

Intermède :

Je passais l'autre jour devant le cimetière de Virolay, près Versailles.

La porte était très-hermétiquement close ; mais une main inconnue avait à la craie tracé ces mots sur l'huis du champ de sommeil :

*Frappez fort !*

N'est-ce pas que voilà une plaisanterie qui fait froid dans le dos ?

Autre intermède.

Connaissez-vous le confrère G... ?

G... a une spécialité. Il fonde des journaux qui vivent ce que vivent les roses, l'espace d'un matin. N'importe !

Avec un courage digne d'un meilleur sort, G... recommence, pêchant des capitaux on ne sait où, et trouvant des rédacteurs on ne sait comme.

A ce jeu-là, il a fini par se faire tout de même sa notoriété tout comme un autre.

Il n'y a pas de sot métier.

L'autre matin, G... entre chez Brébant pour déjeuner.

— Tiens, Millevoye ! fait Noriac en l'apercevant.

— Pourquoi donc l'appellez-vous Millevoye ?

— Dame ! parce qu'il n'est célèbre que par la chute des feuilles...

Gusman ne connaît plus d'obstacles ; le Sport ne connaît plus de vacances. Autrefois ces malheureux jockeys avaient encore deux ou trois mois par an où ils pouvaient manger leur content. Maintenant, plus de répit : *Frères, il faut maigrir !*

La Marche à la fin de novembre courait encore. Cette semaine, Nice recommence la saison nouvelle.

Mardi, la caravane des voyageurs pour les trains hippiques encombra la gare de Paris-Méditerranée.

J'avoue que je comprends peu, pour ma part, le plaisir qu'on peut trouver à se rendre dans un lieu de plaisance, précisément au seul moment de l'année où il devient un lieu de cohue et d'ennuis. S'exposer aux encombrements des hôtels, aux invasions de la foule, aux disettes des restaurants ne pouvant plus suffire à l'alimentation ; être forcé de livrer bataille pour conquérir une voiture, un beefsteak, un lit, un cahier de papier à lettres. La drôle de vie ! le drôle de plaisir !

Que dis-je ?

La roulette de Monaco est tellement encombrée à cette époque qu'on n'a pas même le loisir d'y perdre autant d'argent qu'on veut. C'est désolant.

Mais la fashion ordonne d'assister aux courses de Nice ; on y assiste.

*High-life* ! — Suppression du libre arbitre... On se divertit comme d'autres travaillent : sur commande...

Ma foi, puisque je me suis aventuré dans le voisinage de Monaco, c'est à ce pays où fleurit le 30 et 40, que je demanderai de quoi terminer ce *Courrier*.

L'autre jour, un riche touriste de Nice reçut la visite d'une dame qui lui raconte que, mère de famille, elle s'est laissée entraîner ; qu'elle a perdu mille francs, et que si elle ne trouve pas une âme charitable qui lui prête cette somme, elle n'a plus qu'à se jeter dans le Paillon, un jour qu'il y aura par extraordinaire de l'eau dedans.

Le riche touriste, qui est Français et par conséquent né malin, flairé une tentative de détournement d'aumône, et refuse.

Toutefois, la sollicitieuse partie, il avait presque regret de sa dureté, et c'était en s'adressant des reproches qu'il sortait pour aller déjeuner, lorsque, devant lui, dans la première rue, il aperçut sa visiteuse marchant avec un gaillard qui semblait la tancer d'importance.

Il presse le pas, les rejoint à distance, écoute et entend le gaillard qui dit :

— Laisse donc !... Tu n'as pas su t'y prendre... Je suis sûr que tu n'as même pas pleuré...

PIERRE VERON.



Le vélocipède à patins en usage dans l'Amérique du Nord.

### LE TRAINÉAU VÉLOCIPÈDE

Le vélocipède, après avoir fait son tour de France et même son tour d'Europe, a fini par passer les mers. Il est acclimaté dans les rues de New York

comme dans les rues de Paris, et les Yankées professent un goût des plus prononcés pour l'exercice du *bicycle*.

Pendant l'été les beaux Américains se sont livrés avec ardeur à leur amour pour le vélocipède; mais l'hiver est venu, la neige et la glace ont obstrué les rues, il fallait renoncer à l'amusante machine ou la transformer. C'est ce qui a eu lieu.

Aujourd'hui, sur les étangs et les rivières qui entourent la capitale commerciale des États de l'Union, on voit, au milieu des patineurs et des traîneaux des vélocipèdes à patin, comme celui que représente notre gravure.

Ce nouveau vélocipède n'a qu'une roue armée de crampons pour mordre sur la glace; celle de derrière est remplacée par un double patin emmanché



PARIS. — La vente des billets de place dans la tribune publique, aux abords du Corps législatif.



FRANCE. — Finistère. — Les pêcheurs du Conquet recueillent les cadavres des naufragés de la *Gorgone* rejetés sur la plage.

en-  
l'U-  
rai-  
re-  
mée  
der-  
ché

sur une tige. La manœuvre est la même que celle des bicyclettes ordinaires.

Il paraît qu'avec ce nouvel engin, on peut exécuter des courses considérables sur les rivières gelées, et quelques amateurs se proposent d'aller faire des reconnaissances dans les plaines glacées du Groënland.

M. V.

### Les Billets d'entrée au Corps législatif

L'importance des débats auxquels le Corps législatif se livre en ce moment surexcite vivement la curiosité des citoyens. Dès les heures les plus improbables, une foule de curieux fait queue à la porte d'entrée; les uns veulent entendre les orateurs, les autres ne veulent qu'obtenir un billet pour le vendre.

Les séances du Corps législatif sont publiques de par la loi. Eh bien! les neuf dixièmes des places sont réservés à des billets distribués d'avance. On n'en donne que vingt-cinq au public de la queue, et ce n'est un secret pour personne que ces billets sont l'objet d'un trafic, qui passerait pour très-honteux, si l'usage n'avait habitué à fermer les yeux sur l'impudeur de ce commerce.

On a cité des billets qui, lors des dernières discussions, ont été vendus jusqu'à deux cents francs.

M. V.

### LES NAUFRAGÉS DE LA GORGONE

Nous trouvons dans les journaux de la Bretagne les détails qui suivent :

On commence à trouver des cadavres provenant du sinistre de la *Gorgone*. Le nombre s'élèverait déjà à huit. Ils sont venus s'échouer sur la côte entre Saint-Mathieu et Labert; c'est sur ce dernier point qu'a été recueilli un cadavre mutilé reconnu pour être celui du nommé Coatlosquet, magasinier du bord. Les marques retrouvées sur ses vêtements ont permis de constater l'identité. Les autres corps ne portent plus que des lambeaux méconnaissables.

Quant au retard de l'émersion de ces cadavres, qui, selon les données de l'expérience, auraient dû reparaitre huit ou dix jours après la catastrophe, on peut l'attribuer à la basse température des eaux.

On nous écrit, d'un autre côté, que des cadavres du malheureux équipage de la *Gorgone* sont venus à

la côte vers Laber-Il-Dut le 8 janvier courant : 4 à Laber-Il-Dut, le 8; 2 dans la nuit du 8 au 9; à Il-lien et à Beniquet; 4 le 9, dans le jour, près du Conquet.

Deux étaient vêtus; l'un portait sur un débris de ceinture le numéro 22,808; l'autre appartenait à un nommé Luisier (Lucien-René), matelot; un troisième paraissait être magasinier ou commis aux vivres. Les autres complètement nus, n'étaient plus que des débris humains.

Des dispositions sont prises pour l'inhumation dans les communes du littoral.

Voici de nouveaux renseignements sur les cadavres trouvés dans Laber-Il-Dut :

Deux cadavres ont été recueillis, le 8 de ce mois, dans les environs de Laber-Il-Dut. Ces cadavres étant nus, n'ayant ni têtes ni jambes, sont restés inconnus; ils ont été transportés à Plouarzel par les ordres de M. le maire de cette commune et le médecin de Saint-Kenan.

Un troisième cadavre, paraissant appartenir à l'équipage du navire de l'État la *Gorgone*, a également été recueilli à Laber-Il-Dut, et y a été reconnu par l'agent de la marine à Porspoder pour un marin, attendu qu'il avait un pantalon bleu, un paletot de même couleur ayant des boutons argentés avec l'ancre de la marine.

## REVUE ANECDOTIQUE

### LES ANECDOTIERS DE L'EMPIRE

LE COLONEL VIALLA AU MONTENEGRO.

(Suite et fin.)

J'ai montré que si les Monténégrins reculent devant la peine de mort, ce n'est point par crainte d'ôter la vie à leurs semblables. Vis-à-vis de leurs filles séduites, ils se montrent plus cruels encore :

« Si une fille devient enceinte, c'est une calamité, non-seulement pour la famille, mais pour tout le pays. On fait des prières dans les églises; on s'en entretient partout comme d'une affaire d'État. La malheureuse victime de sa faiblesse ou de son amour est impitoyablement maltraitée, souvent même exposée à la mort.

« Chassée de la maison paternelle, personne n'oserait lui offrir ouvertement l'asile; elle est obligée d'aller se cacher dans quelque antre, où elle finit par mourir de faim, ou périt dévorée par les bêtes féroces.

« Quelquefois elle s'expatrie; il en est aussi qui, pour ne pas survivre à leur honte, se sont précipitées des plus hauts rochers.

« Une très-belle fille de ce pays, connue sous le nom de *Nika*, allait fréquemment à Cattaro, où elle avait contracté des liaisons avec un sergent français; elle devint enceinte; longtemps elle cacha son état; mais une sœur, l'ayant découvert, en informa sa mère; ces deux femmes, subjuguées par l'opinion, entraînent cette infortunée dans les bois, l'attachent à un arbre, et la mutilent mortellement. »

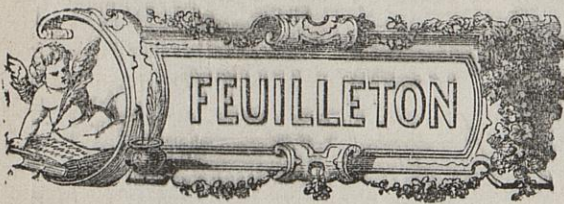
Après cette scène horrible dont je suis forcé de supprimer les derniers mots, on conçoit et on excuse cet acte de représaille féminine :

« Maria Glavinovich, d'une bonne famille, devint éprise d'un jeune Monténégrin nommé Sava Jusiceh; elle céda au sentiment qui l'entraînait. Le jeune homme s'éloigna. Maria le cherche; elle emploie tout pour déterminer le séducteur à l'épouser. Elle pleure, caresse, menace, et toujours en vain. Enfin indignée, elle lui dit : M'épouses-tu, oui ou non? — Nous verrons. — Explique-toi sur l'heure. — Hé bien, je te le promets. — Quand? — Dans un mois. — C'est trop tard; tu sais mon état, huit jours te suffisent. Le jeune homme croyant se débarrasser seulement de l'importunité de sa victime, lui dit : Hé bien, dans huit jours. — Maria lui présente aussitôt l'image de la Vierge : Jure, dit-elle, jure-le par la madone. L'aspect de cette image révéralée, par laquelle les Monténégrins ne jurent pas vainement, découvre l'arrière-pensée de l'infidèle; il hésite : Hé bien? dit l'amante inquiète. — Mais il faut... — Il faut... Il faut jurer. — Je ne puis... — Jures-tu? — Non. — A ce mot la jeune fille se précipite sur lui; elle lui arrache son poignard, l'en frappe au cœur et se perce elle-même le sein. »

On voit qu'au Montenegro les plaisanteries des peuples civilisés ne sont pas de saison. Aussi l'ambassade du colonel Violla vaut-elle une reconnaissance militaire. L'entrée de certains villages est exactement soumise au même cérémonial que celle de nos places fortes :

« Nous arrivons à une portée de fusil d'un hameau sous Buccowizza; mais quel fut mon étonnement lorsque, croyant qu'il ne s'agissait que d'y entrer avec la liberté qu'on a de pénétrer partout ailleurs, je vis mon escorte s'arrêter, et se parler avec une importance mystérieuse!

« Après un court entretien, le chef d'escorte s'avança seul à quinze ou vingt pas, et cria à plein



## LE PURITAIN

VI

### Les suites d'un bal masqué

(Suite)

Déjà je ne répondais plus que d'une manière évasive aux lettres de Gontran, et j'évitais de lui parler de Marie; il était au courant de tout ce qui m'intéressait par tous ceux qui vivaient autour de nous. Il avait compris que je gémissais sous le joug; plusieurs fois déjà il avait dû répondre à des demandes d'argent que je lui avais faites sans que j'eusse bien mesuré la portée de l'acte que j'avais accompli; car enfin j'étais seul au monde, je n'avais pas charge d'âmes, et lui, Gontran, était le soutien de son père et de sa sœur.

Je ne raisonnais plus, je ne comparais plus, j'allais à la réalisation de mon désir avec une impétuosité bestiale. J'en vins à me présenter un jour le front haut et sans effort devant qui j'eusse dû conserver toute ma fierté et garder mon orgueil. Je fus trouver M. d'Epstein et lui demandai une somme importante, dont je disais avoir un besoin si pressant, que j'étais décidé à l'obtenir à tout prix. Mon exaltation l'effraya; l'insistance avec laquelle celui qu'il avait connu si hautain réclamait le service, lui fit comprendre à quels sentiments j'étais en proie; il refusa durement, et je ne me lassai point.... J'avoue, le rouge au front et le remords au cœur, que vingt fois la pensée d'une mauvaise action traversa mon cerveau.

En face de ces luttes contre le démon intérieur, de ces tentations, de cette impuissance à me procurer cet argent qui m'était indispensable (non plus pour me maintenir honorablement dans ce cercle, mais la question de l'existence elle-même se dressait déjà, effrayante et insoluble), je fis de cruels retours sur moi-même.

Le puritain d'autrefois, le jeune homme austère, impeccable, qui n'admettait ni pacte ni transaction avec l'honneur, entrevoyait les portes basses et s'apprêtait à courber le dos pour y passer. Je devenais indulgent à toutes les fautes, à toutes les erreurs; je venais de connaître les séductions, et moi qui me sentais frémir dans tout mon être quand j'entendais dire qu'un être bien né, entraîné par la passion, avait failli à l'honneur, je me souvenais de mes luttes secrètes, de mes nuits sans sommeil;

je plaignais désormais au lieu d'accuser, et je sentais que moi-même je n'étais plus sûr de résister et de triompher.

Oui, je le sais désormais, la vertu est facile à ceux que le sort a comblés de ses dons; mais quand chaque jour, à toute heure, dominé par le besoin, poussé par la faim du corps ou par les appétits des passions humaines, on se cramponne à son honneur, comme un être assis au bord d'un abîme et pris de vertige se retient aux rochers de peur de rouler dans le gouffre : on est bien fort si on a triomphé et si on a résolu de mourir plutôt que de se souiller.

Cependant, je manquais des choses les plus élémentaires à la vie, et je paraissais toujours chez Blanche dans le costume d'un homme du monde, assistant à ses fêtes, m'arrêtant, l'œil hagard, devant les tables de jeu, où on jetait avec tant d'insouciance l'or dont j'avais soif. Un soir, comme il s'agissait de fournir un louis pour une loterie de bienfaisance à propos d'un sinistre qui avait ému la pitié de la société de Paris tout entière, un des assistants passa devant moi, quêtant et inscrivant chaque nom sur sa liste; il s'arrêta avec un sourire, et me tendit son chapeau; je restai interdit, pâle, blême, cherchant dans la poche de mon gilet un louis que je savais n'y point être, et pris en flagrant délit de pauvreté.

Un autre, moins naïf, plus rompu que moi aux choses du monde, eût trouvé sur-le-champ un prétexte, une excuse, et invoqué un oubli banal en s'inscrivant sur parole. Personne, évidemment, n'eût fait attention à cet épisode; moi, je balbutiais, je

voix : « Que le premier qui m'entend, avertisse que nous voulons entrer dans ce hameau ! » Une femme parut.

« Que voulez-vous ? — Être parmi vous. — Attendez... Un moment après arrive un très-vieux homme avec deux autres armés : Qui êtes-vous ? — Monténégrins. — Que demandez-vous ? — L'asile. — Combien êtes-vous ? — Trente. — Où allez-vous ? — A Saint-Basile. — Qu'allez-vous faire ? — Honorer le saint. — Vous promettez de ne pas troubler notre repos ? — Oui. — Faites vos signaux. Le chef fit certains signes de la main et des armes. — Avancez.

« Il est à remarquer que, pendant ce dialogue, tous les hommes d'armes du hameau se rassemblèrent à la hâte, tandis que tous les chiens du pays, réunis au sifflet, formèrent là un bataillon prêt à en défendre l'entrée.

« Ces chiens, bien que d'une grosseur ordinaire, sont d'une espèce toute particulière : ils sont couverts d'un poil hérissé, dur, gros, d'un gris foncé et presque de la même couleur chez tous. Ils ont la forme et la férocité du loup, et font un vacarme horrible à l'aspect d'un étranger. Je suis un vieux militaire, la vue de l'ennemi m'a difficilement troublé ; mais j'avoue que ces maudits chiens me causèrent de l'inquiétude, parce que je ne prévoyais pas comment on pouvait les contenir ou s'en défendre. Malheur à celui contre lequel ils sont provoqués ! C'en est fait de lui. »

Dans un autre village, on ne trouve que des femmes. Tous les hommes donnent la chasse à des maraudeurs turcs qui ont enlevé des troupeaux. Les Monténégrins du colonel partent aussitôt dans la même direction, et ne reparaissent qu'après les avoir aidés à ressaisir leur bien. On est toujours sur le qui vive, et les têtes de Turc plantées sur les perches des montagnes annoncent qu'on ne fait pas de quartier aux prisonniers. Il est peu de passages dangereux où le sang n'ait été versé. Voici un fait entre mille :

« Quatre Monténégrins et leur sœur, âgée de vingt-un ans, allaient en pèlerinage à Saint-Basile. Ils furent surpris par sept Turcs, à un détour de montagne, et dans un passage tellement difficile, qu'on ne peut le franchir qu'un à un, entre deux précipices. On les attend au défilé, et tandis qu'ils y sont engagés, on fait sur eux une décharge imprévue qui renverse mort l'un d'eux et blesse un autre ; il ne leur était plus possible de reculer sans s'exposer à une mort inévitable, honteuse et plus prochaine, puisque, en offrant le dos à l'ennemi,

ils lui donnaient tous les moyens de les détruire à son gré.

« Les deux frères valides, en s'avancant, ripostent, tuent deux Turcs et débouchent le défilé. Le Monténégrin blessé aux jambes et assis contre un roc, fait feu sur les Turcs, dont deux sont encore atteints mortellement, mais il est lui-même tué. Sa sœur s'arme de son fusil, et fait un feu aussi précipité que ses deux frères, mais en même temps l'un d'eux tombe sans vie.

« Les deux Turcs, poussés par la rage, se jettent à corps perdu sur le seul Monténégrin qui reste. Celui-ci, d'un coup de ganard ouvre le crâne à l'un des deux Turcs qui ont survécu, mais il reçoit lui-même la mort.

« La malheureuse sœur qui n'avait cessé de faire feu, et jusque-là témoin actif d'une aussi sanglante scène, reste un moment irrésolue ; mais soudain, affectant un air de crainte et de supplication, elle implore pitié. Le Turc, irrité de la défaite des siens, est assez vil pour vouloir abuser de l'apparente terreur de cette infortunée. Elle hésite ; mais, à l'instant où le musulman se flatte du succès, elle lui enfonce dans le bas ventre le couteau qu'elle porte à sa ceinture, et le renverse.

« Quoique blessé à mort, le musulman veut mettre à profit un reste de ses forces, et retirant le couteau de son corps, marche, en chancelant, vers l'infortunée. Celle-ci, furieuse, se jette sur son adversaire, le saisit au corps, le précipite dans l'abîme voisin, au moment même où quelques bergers, attirés par une longue fusillade, lui portaient des secours tardifs et d'ailleurs inutiles. »

Pour copie conforme :

LORÉDAN LARCHEY.

## Les grandes scènes du concile de Trente

### FIN DU CONCILE A TRENTE

(Suite)

#### XXIV

LE CARDINAL DE LORRAINE

Pendant la vingt-deuxième session, qui s'ouvrit le 17 septembre 1562, on apprit que la cour de France allait envoyer, avec des pouvoirs spéciaux, un des princes de Guise, le cardinal de Lorraine ; qu'il serait accompagné d'un grand nombre d'évê-

ques et de théologiens de l'université de Paris, et qu'il arriverait sous peu.

Le cardinal de Lorraine arriva à Trente en novembre 1562. Une réception splendide lui fut faite. Le nom de Guise brillait alors en Europe d'un éclat quasi-royal. Le cardinal étant encore à plusieurs journées de Trente, Grassi, évêque de Montefiascone, alla le complimenter de la part du pape ; Urbain de la Roveri, évêque de Sinigaglia, au nom du concile. Les légats eux-mêmes, en habits de voyage, l'attendirent bien au delà des portes de la ville. Ils l'y introduisirent en grande pompe, à travers une foule immense accourue sur son passage. Plus de cent évêques et les ambassadeurs de toutes les nations se joignirent à son cortège. Sa suite se composait de quatorze évêques, trois abbés et dix-huit théologiens, docteurs de Sorbonne. De ce moment, l'Église de France se trouva représentée au concile par un cardinal, deux archevêques, vingt-quatre évêques et plusieurs abbés.

Le lendemain de son arrivée, le cardinal de Lorraine fit solennellement sa visite officielle aux légats ; les ambassadeurs français l'accompagnaient. Il dit aux légats qu'il venait travailler avec eux au bien général de l'Église, et ne s'écarterait jamais de ce but. En toute circonstance, ajouta-t-il, il témoignerait aux légats une déférence absolue. Il les salua au nom du roi, et leur annonça qu'il était, de sa part, porteur de lettres pour eux et de lettres pour le concile. Il exprima, enfin, le désir d'être admis à une séance générale, pour y exposer ce que le roi lui avait ordonné de dire ; après avoir rempli cette mission, il laisserait aux ambassadeurs le soin des intérêts politiques du royaume, et se bornerait, quant à lui, à l'étude des questions d'un intérêt plus direct pour la foi.

Des accès de fièvre, qui prirent le cardinal dès son arrivée à Trente, retardèrent jusqu'au 23 novembre sa présentation au concile. Il y fut conduit de son hôtel par le patriarche de Jérusalem, les archevêques d'Otrante et de Grenade, les évêques della Cara, de Coimbre, de Salamanque et de Vienne, délégués à cette fin par les Pères. Lorsqu'il entra, les pères se levèrent, les légats descendirent les degrés de leur estrade, et le conduisirent jusqu'à la place qui lui avait été préparée. Lansac présenta alors une lettre de Charles IX, dont le secrétaire du concile donna lecture. Nous n'en relèverons que ce passage, relatif à la personne du cardinal : « Deux raisons, disait le roi, nous ont porté à vous envoyer le cardinal de Lorraine, notre cousin : la première, c'est qu'il a demandé la permission de se réunir à vous, n'ayant pas oublié le de-

tremlais, et Blanche, qui avait compris, coupé court à mon embarras en disant au quêteur :

— Puisque M. Maxime a oublié sa bourse, son oubli profitera aux pauvres : il s'inscrit pour les deux louis qu'il m'a prêtés hier au jeu.

J'essayai de sourire, mais je me sentais prêt à défaillir, car la plupart de ceux qui étaient là savaient que je n'avais jamais touché une carte et qu'on ne me voyait jamais m'asseoir à la table de jeu.

Je courus chez moi sans m'arrêter, en proie à la honte, au remords ; à peine entré, je me jetai à genoux, la tête cachée dans mes draps, pleurant à sanglots, abîmé, désespéré, plein de remords.

J'étais là depuis un instant quand la seconde porte s'ouvrit ; je me retournai vivement, et j'aperçus Gontran, debout, sur le seuil de sa chambre et à peine vêtu. Il était arrivé la nuit même sans me prévenir.

En me voyant en proie à une telle agitation, la face creusée, les cheveux épars, la figure mouillée par les larmes, encore vêtu de mes habits de soirée, il vint à moi d'un air sévère, que je ne lui connaissais point, et je me sentis en face d'un juge.

Je ne savais plus soutenir ce regard franc, loyal, qui semblait arriver jusqu'à mon cœur et y lire clairement mes désordres, mes luttes et mes tergiversations ; il me semblait que Gontran m'avait vu jeter des yeux avides, comme un pauvre qui a faim, regarde ébahi ces pièces d'or qu'on voit étalées dans des seilles aux portes des changeurs. Mon ami savait tout, chacun de ceux que nous fréquen-

tions ensemble lui avait dit jour par jour, heure par heure mes entraînements et mes fautes. Plus mon silence se prolongeait, plus il était en droit de croire que je me prenais dans les lacs de cet indigne amour.

Mais qu'importe : J'aimais ! j'aimais d'un amour brûlant, irrésistible, je souffrais, mon cœur était torturé ; j'avais soif d'elle comme un voyageur qui traverse un désert sous un soleil brûlant. Il me fallait la voir encore, la voir toujours, l'entendre, vivre dans son air, rencontrer son regard froid profond, incisif cependant : regard étrange qui me fascinait, et qui, chaque fois qu'il se posait sur moi, m'attachait par un lien plus fort.

Gontran était de mon âge, on le sait ; il avait vécu de ma vie, l'expérience n'avait pas été plus profonde pour lui qu'elle ne l'avait été pour moi ; mais du premier coup, — soit qu'il ressentit moins vivement, soit que sa raison précoce eût devancé la mienne, et qu'une certaine intuition de la vie lui eût tenu lieu de la vie elle-même et de ses rudes leçons, — il avait compris dans quelles cruelles mains j'étais tombé, et, au lieu d'éloigner de mes lèvres la coupe à laquelle je voulais boire, il avait voulu guérir en moi mon amour par l'excès de l'amour lui-même.

Cruelle expérience, qui eût peut-être réussi à tout autre qu'à moi, mais qui venait d'être cause du trouble dans lequel je venais de laisser couler deux des plus belles années de ma jeunesse.

Un autre que Gontran eût récriminé peut-être, il m'eût montré tout ouvert l'abîme où j'allais rouler ;

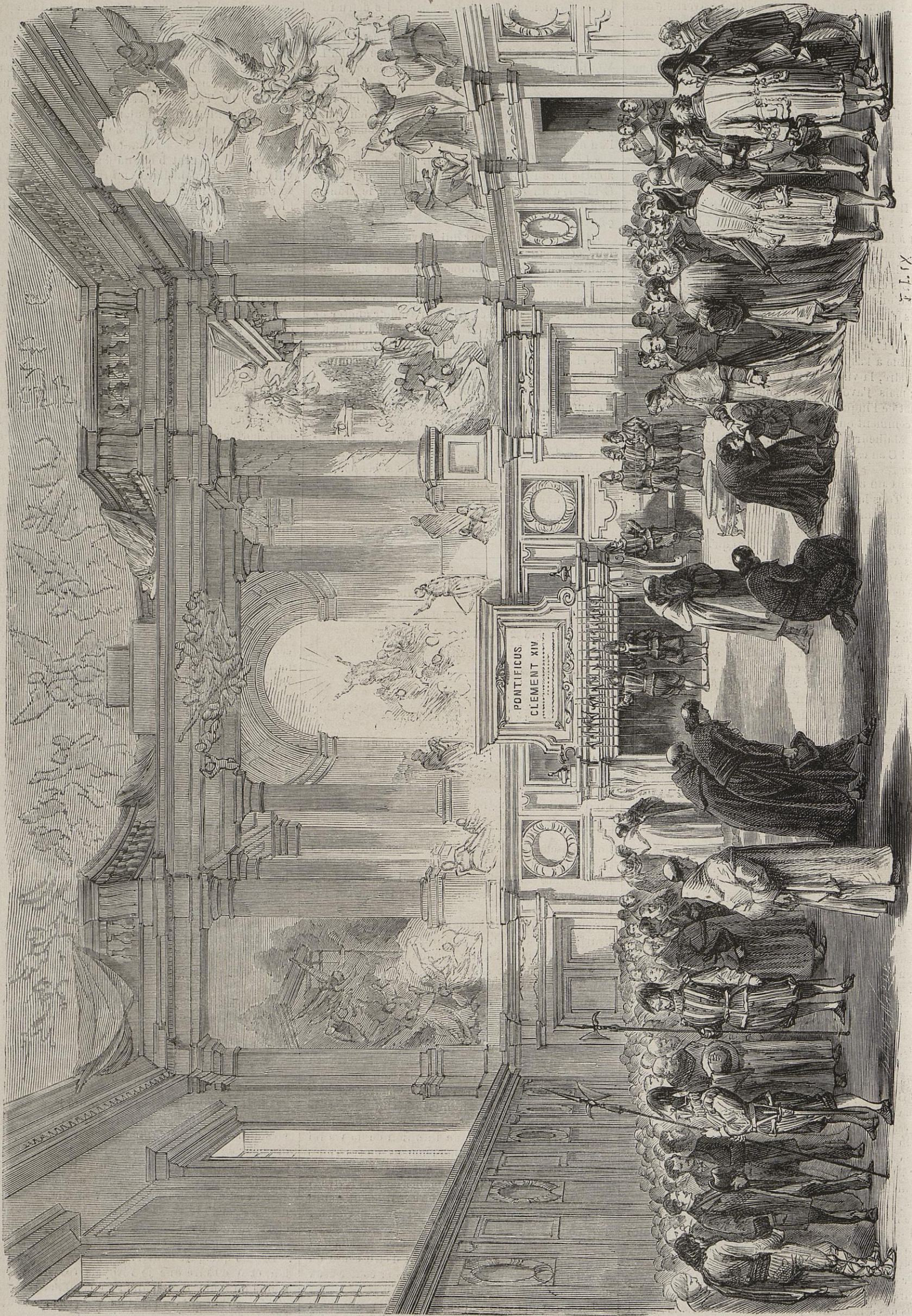
lui fut ce qu'il avait toujours été pour moi, bon et tendre comme un frère, énergique comme un homme, et cachant sa force sous une exquise douceur et sous ces ingénieux prétextes que l'amitié solide peut seule trouver.

Dans cette petite chambre où la veille encore elle s'était assise, à la lueur d'une bougie vacillante, il écouta jusqu'au bout ma confession, et me plaignit plutôt que de me blâmer ; au matin, après quelques heures de repos, la tête encore lourde des émotions de la veille, le cœur agité, la conscience troublée, je suivis Gontran là où il lui plut de me conduire.

L'ABBAYE

L'hiver allait finir, déjà dans toute la nature on sentait comme un léger frémissement. Sous les givres du matin perçait le bourgeon rosé et la tendre fleur de l'amandier ; le soleil, pâle et triste, perçait avec peine les nuages et souriait après les pluies d'avril ; tout germait et cherchait à s'épanouir, et de loin les cimes des arbres aux branches encore noircies par l'hiver se recouvraient d'un tissu vert, doux aux yeux et doux au cœur ; les oiseaux chantaient le renouveau.

Depuis quelques heures, nous étions à Chenegalon, et à mesure que je revoyais ces lieux charmants où toute une jeunesse « comme un essaim d'oiseaux chantait au bruit de mes pas », je sentais la paix descendre en mon cœur.



J. L. S.

LE COSCILE. — L'antichambre des appartements du pape pendant la réception des pères du concile.



LE CONCILE. — L'antichambre des appartements du pape pendant la réception des pères du concile.



PARIS. — La réception du mardi chez M. Emile Ollivier, garde des sceaux.

G. Jouve

voir que lui imposent sa dignité et la calamité des temps; la seconde, c'est qu'étant notre cousin, du corps de notre conseil privé, et, dès ses premiers ans, appelé et nourri dans l'administration des plus grandes affaires de l'État, il connaît mieux que tout autre la cause et l'origine de nos troubles et les moyens propres à les apaiser. »

## XXV

DISCOURS DU CARDINAL DE LORRAINE

Le cardinal de Lorraine prit ensuite la parole. Nous pouvons appeler son discours, dans cette solennelle circonstance, un des monuments de l'éloquence de la tribune; éloquence aussi vieille, en France, que la monarchie et l'Église. Dans les anciennes assemblées du clergé, des orateurs parlèrent maintes fois avec un éclat et une vigueur de bon sens, que les orateurs les plus fameux des chambres modernes ont égalés tout au plus.

« Illustres seigneurs, très-révérands pères, dit le cardinal de Lorraine, les lettres dont vous venez d'entendre la lecture vous sont adressées par le roi très-chrétien, du consentement de la reine-mère, du roi de Navarre et des grands de la cour. Moi, qui ai été chargé de vous les apporter, je ne remplirais ma mission qu'à demi, si je ne vous donnais maintenant l'explication qu'elles exigent dans les principaux points; et c'est ce que je vais faire le plus brièvement qu'il me sera possible.

« Vous l'avez entendu, elles vous rappellent d'abord l'état autrefois si florissant de ce royaume, si glorieux, si puissant, si fidèle à ses princes. Permettez que, surmontant la douleur qui m'accable, je vous mette sous les yeux l'état présent de notre infortuné pays. La France n'est plus; elle est tombée avec son antique gloire. Telles sont les vicissitudes des empires. La main de Dieu s'est appesantie sur nous, vénérables pères et nos frères! Oui, les mœurs corrompues de tous les ordres, l'abandon de la discipline ecclésiastique, ont attiré sur nous les justes vengeances du Seigneur. On n'a pas étouffé l'hérésie dans son berceau, et elle a excité d'effroyables bouleversements: de là ces discussions déplorables, ces guerres atroces qui désolent ce beau royaume; la mort s'y promène sous les formes les plus hideuses.

« Les sanctuaires de Dieu sont profanés; les prêtres et les religieux sont égorgés jusqu'au pied des autels; les signes visibles des sacrements sont foulés aux pieds ou jetés dans les flammes; ça et là brillent des foyers sinistres qu'alimentent les ornements des églises; de tous côtés s'élèvent les

leurs impies de bûchers dressés avec les images, les tableaux, les statues, arrachés du temple, avec les livres du chœur, les ouvrages les plus riches des plus anciennes bibliothèques, les monuments les plus vénérables de nos archives; on brûle les reliques des saints; on jette leurs cendres au vent ou dans les fleuves. On exhume de leurs tombeaux et on outrage les restes des pontifes, des empereurs, des rois, des princes, des évêques, et d'autres défunts; un redoublement de rage s'attache surtout à ceux qui ont bien mérité de l'Église...

« Des apôtres de désordre poussent le peuple à la destruction, et, dans leurs prêches incendiaires, ils proposent d'établir l'anarchie sur les ruines de la monarchie. Ce sont là, illustres ambassadeurs, des leçons que vous devez méditer; car les maux de la France, qu'il vous est donné de considérer maintenant d'un œil tranquille, vous atteindraient un jour, si ce royaume, voisin des États que vous représentez, venait, en s'écroulant, à vous entraîner dans sa chute; vous vous désoleriez alors; il serait trop tard. »

Parmi les remèdes urgents aux calamités publiques, le cardinal indiqua en première ligne la réforme des mœurs et de la discipline ecclésiastique. « C'est en nous, dit-il, qu'il faut chercher la cause de nos effroyables tempêtes. Qui en accuserons-nous, évêques mes frères? Oh! je connais votre pensée; je le dirai donc, non sans honte et sans repentir de notre vie passée, c'est à cause de nous que cette tempête s'est élevée; jetez-nous à la mer! Vous avez devant vous les coupables; que le jugement commence par la maison de Dieu, et que l'on purifie ceux qui ont été les vases du Seigneur. Veillons sur nous et sur le troupeau. Cessons de faire le mal, et apprenons à faire le bien. Ou plutôt, Dieu bon et miséricordieux! couvrez-nous des entrailles de votre miséricorde, laissez-vous apaiser, augmentez notre foi, afin que, délivrés de la main de nos ennemis, nous vous servions sans crainte. Maintenant, mes pères, il faut du courage et une grande fermeté. »

L'assemblée fut profondément émue. Le cardinal de Mantoue et l'archevêque de Lara répondirent successivement au cardinal de Lorraine; ils le firent en exaltant la France et louant avec enthousiasme son nouvel envoyé.

## XXVI

UNE SÉANCE TUMULTUEUSE

Le concile atteignait à l'apogée de sa splendeur: plus de deux cent cinquante pères y étaient présents. Un pareil nombre de prélats, réunis de tous

les points de la catholicité, malgré la difficulté des temps, la division des États, la longueur des distances, la rareté des routes et l'imperfection des moyens de transport, représentaient évidemment l'Église universelle. Il est constant, d'autre part, que tous ces prélats ratifièrent, en pleine connaissance de cause et avec solennité, toutes les délibérations antérieures, depuis l'inauguration sous Paul III, en 1545. Ils entendirent, voulurent et décrétèrent que le concile, malgré sa longue durée et ses trop fréquentes interruptions, avait été un, avait fait une œuvre une. Cette considération suffirait à elle seule pour justifier l'œcuménicité du concile de Trente et la légitimité de toutes ses décisions.

LOUIS RACODET.

(La fin au prochain numéro.)

## LES RÉCEPTIONS DU MARDI

CHEZ M. ÉMILE OLLIVIER

M. Émile Ollivier, le nouveau garde des sceaux, inauguré, depuis quelques jours déjà, ses réceptions au ministère. Malgré l'esprit libéral qui préside aux invitations, il se trouve encore des mécontents, car tout le monde ne peut être admis à la fois. Disons de plus que les invitations sont très-recherchées, et qu'à côté du monde officiel, on rencontre chez M. Ollivier la société la mieux choisie et la plus remarquable de Paris.

M<sup>me</sup> Émile Ollivier, qui préside à ces réceptions, est d'une grâce charmante, et, à la surprise de beaucoup de nobles étrangers qui sont présentés, pour la première fois, dans les salons du ministère, au milieu de poitrines chamarrées de croix, l'habit du maître de la maison est presque le seul qui soit vierge de toute décoration.

Tous les hommes remarquables de Paris, dit-on recevront, à leur tour, des lettres d'invitation.

M. V.

## LA SEMAINE LITTÉRAIRE

La nouvelle direction du *Monde illustré*, désireuse de donner aux actualités et aux informations de

M. de Groussay, toujours inquiet et toujours agité, nous avait accueilli avec moins de réserve qu'à l'ordinaire. La maladie avait courbé cet homme robuste et semblait l'avoir dompté; sa face était jaune, ses traits étaient maigris; on ne le voyait plus comme autrefois arpenter convulsivement cette chambre du rez-de-chaussée où, sous l'œil de M<sup>me</sup> de Groussay, nous passions autrefois de longues heures à découper des images entre Marie et Gontran.

Désormais, étendu dans un immense fauteuil, les yeux clos, affaissé, vaincu par je ne sais quel mal intérieur, il reposait de longues heures sans lever ses regards sur ceux qui l'entouraient, et Marie, assise dans l'embrasure de la grande fenêtre gothique, dans ce petit sanctuaire du travail que sa mère avait occupé avant elle, et où mon souvenir la replaçait encore, le regardait à son tour de ce regard calme et observateur, qui cherche à épier les progrès d'un malaise inconnu.

Tout d'abord, je me sentis honteux en face de celle avec laquelle, deux années auparavant, j'avais échangé un de ces regards, et une de ces paroles qui devraient vous lier pour la vie. Elle avait été si simple, si franche, si grande en un mot, que je sentais mieux encore le poids de mon oubli et la grandeur de ma faute. Pas un mot, pas un geste, pas un regard accusateur ne semblait me demander compte de mon long silence. Gontran avait pris en main la direction de la maison; il menait à Chenegalon la vie d'un gentilhomme fermier qui trouve des ressources dans une existence isolée, et s'attache

au sol qui le fait vivre; il avait peu à peu relevé cette propriété en ruines. Le poète n'avait pas eu à souffrir des embellissements et des améliorations de l'homme pratique, on avait respecté notre beau cloître où le lierre et les plantes folles croissaient toujours à la grâce de Dieu; mais l'étang avait été desséché et livré à la culture; les bois étaient mis en coupe réglée; on accédait désormais à la ferme de la Rigaudière par une bonne route qui avait fait place à ce sentier plein d'ornières, où s'embourbaient les charrettes du gars Braud; et Marie elle-même avait imprimé à tout ce qui l'entourait un cachet de vie élégante qui rendait Chenegalon un charmant séjour.

Dans les écuries, à côté de Coco le vieux cheval de ferme, et de Scapin, sorte de bidet étique, mais zélé serviteur, sur le dos duquel nous sautions dans notre jeunesse, piaffaient deux belles bêtes bien tenues, que Gontran et Marie montaient ensemble: tout enfin avait un air d'élégance et de prospérité, dont mon ami était fier à juste titre, car c'était son œuvre comme celle de sa sœur.

Mais il me manquait quelque chose au sein de cette retraite où j'avais connu le bonheur; mon milieu n'était plus le même; mon cœur était là-bas, et j'avais des tristesses mornes que rien ne pouvait dissiper, ni la gaieté de Gontran, ni la douceur de Marie, ni le calme et la sécurité de cette existence de famille. L'heure du courrier semblait fuir au lieu d'avancer; j'écrivais fiévreusement de longues lettres où j'épanchais ma flamme et, à l'heure où le piéton, prenant le petit sentier qui conduisait

aux communs de l'habitation, venait remettre le paquet de lettres destiné à Chenegalon, je me penchais au bord de ma fenêtre, tout encadrée des branches des rosiers grimpants, pour entendre si le brave homme prononçait mon nom.

Vingt jours se passèrent, vingt jours d'angoisses; j'écrivis à Paris, chez moi, la poste ne me semblait plus sûre; je voulais qu'on remit mes lettres en main propre, et tous ceux auxquels je m'adressais, amis ou serviteurs, me répondaient régulièrement, hormis celle-là même dont mon cœur était nuit et jour occupé.

Enfin un matin, celui que j'envoyais chez Blanche venait de la voir et me venait rendre compte de son entrevue.

« Je sais, me disait mon ami, qu'un amoureux aussi fervent que toi ne me pardonnerait pas d'oublier un seul des détails concernant l'objet de sa flamme, et me les ferait répéter mille fois si j'avais le bonheur de pouvoir aller tâter le pouls à la belle nature, et te rendre moi-même compte de mon ambassade. En voici donc le récit fidèle :

« Lundi, j'ai mis des gants à ton intention et me suis présenté chez M<sup>me</sup> de V..., qui m'a reçu avec le calme que tu lui connais et m'a fait asseoir dans ce fameux petit boudoir-cabinet de toilette où, par un hasard heureusement combiné, une camériste digne du Gymnase était en train de peigner les longs cheveux de sa maîtresse.

« Tout d'abord, cette intimité dans laquelle on me faisait entrer de plain-pied a eu droit de me surprendre, mais je n'étais pas le seul auquel cette fa-

tout genre la place qu'elles réclament, a pensé que les livres devaient, au même titre que les théâtres et les tribunaux, avoir leur compte rendu hebdomadaire.

Pour répondre à ce désir, notre Revue, devenant régulière, prendra, à dater de ce jour, le nom de *Semaine littéraire*. Nous suivrons désormais, d'un pied moins boîteux, le mouvement des lettres. Nous apprécierons en leur temps toutes les publications importantes. Nous tiendrons en quelques mots le public au courant des ouvrages de moindre valeur. Il n'est pas jusqu'à ces volumes éphémères que nous n'espérons saluer au passage, avant qu'ils soient emportés par le vent de l'oubli ou la bise des quais.

Nous serons courts, mais dans notre petit cadre nous introduirons le plus de variété possible. Toutes les branches de la littérature y trouveront place. A nos analyses forcément sommaires, nous donnerons du moins pour conclusion des jugements très nets. L'intelligence de nos lecteurs fera le reste. Quant à leur bienveillance, nous espérons qu'elle nous suivra dans cette transformation d'un travail qui, pourquoi le cacher? est en même temps pour nous un plaisir.

Nous ne serons pas en retard avec LES MARTYRS DU DRAPEAU (1 vol. Lachaud) : c'est une nouveauté de la semaine.

Les humbles et obscurs héros de l'Abnégation ont trouvé en M. Antoine Camus un biographe sympathique. A lire ces pages simples et touchantes, histoires de la chambrée, légendes du camp, on sent que l'auteur a vécu de cette vie de soldat, qui a pour épigraphe le mot : Sacrifice. N'y cherchez pas la poétique philosophie qui a dicté à Alfred de Vigny son beau livre de *Servitude et grandeur militaires*, ni la sombre allégresse qui enflammait Paul de Molène, et qu'il appelait si bien « la folie de l'épée, » mais un sentiment plus répandu, plus vrai, de résignation douce et courageuse.

Un petit grain de critique. Les récits de M. Camus ne sont pas longs, et pourtant, à sa place, j'y retrancherais encore. Les réflexions y abondent et parfois y mettent l'action en péril. Avis pour le prochain volume.

M. Victor Cherbuliez n'est pas un écrivain bruyant, mais tenez-le pour un romancier de beaucoup de talent. L'AVENTURE DE LADISLAS BOLSKI (1 vol. Hachette) tranche, par sa véhémence, sur ses précédents ouvrages, très-soignés, intéressants, mais

leur était accordée. Nous étions là quatre ou cinq gentilshommes faisant galerie, et dissertant de toutes choses. Après les demandes banales et tout à fait succintes qu'elle m'a faites sur ta disparition, j'ai dû rentrer dans le cercle des cancans vulgaires où tournait la conversation générale, et je dois te dire que rien de spécial et qui révélât aucun intérêt palpitant n'a été soulevé à ton sujet.

« Tu es parti, elle reste, le monde n'a point cessé de tourner; et quels que soient mes efforts, mes intentions et mes tentatives, il m'a été impossible d'obtenir un mot qui soit digne de t'être rapporté. J'étais là, non pas le mandataire d'un être qui devait lui tenir au cœur et l'intéresser, mais un visiteur de passage, reçu au même titre que tous, et sommé de temps en temps d'apporter sa pierre au pénible édifice d'une conversation purement superficielle, plus ou moins spirituelle et brillante, calquée sur ces dialogues dont Paris a le monopole. J'ai attendu qu'on nous laissât seuls, mais à peine un fauteuil était-il vide qu'on annonçait un nouveau visiteur. J'ai dû me retirer sans avoir pu obtenir l'explication loyale et franche que tu désirais. Peut-être sais-tu toi-même ce qu'il y a au fond de ce calme imperturbable à la surface; quant à moi, j'étais là comme un ami de la veille qu'on recevra demain, et jamais je n'ai vu femme moins désireuse d'apprendre quoi que ce soit de ma bouche, et moins gênée de ce va-et-vient de visiteurs. Du reste on a été parfait pour toi, chacun de ces messieurs a déclaré que tu étais un « charmant garçon, » et M<sup>me</sup> de V... a fait chorus. Que te faut-il de plus? »

un peu pâles. Qu'est-ce que Ladislas Bolski? Un paladin sentimental, un Achille polonais, très-vulnérable au cœur, sinon au talon, aux prises avec une Russe impérieuse, capricieuse et curieuse, un type d'égoïsme féroce et bienfaisant, une volonté inflexible.

Est-ce la Pologne brisée par la Russie que M. V. Cherbuliez a voulu personnifier? N'a-t-il prétendu raconter qu'un de ces drames dans lesquels la passion trompée pousse les âmes enthousiastes au crime et à la folie? On peut choisir. Toujours est-il que l'ingénieux analyste qui a écrit *Le Comte Kostia*, *le Grand Œuvre*, et en dernier lieu *Prosper Randoce*, a fait preuve cette fois d'invention et de puissance dramatique. Je lui sais gré en outre de son respect pour la langue et de l'élégance de son style, en ce temps où l'on compte tant d'irréconciliables de la grammaire.

PHILIPPE DAURIAC.

## LA GRÈVE DU CREUZOT

La grève du Creuzot, qui a été la grande préoccupation de la semaine et qui est aujourd'hui terminée, a été occasionnée par des motifs dont on se rend peu compte jusqu'ici. Les ouvriers demandaient que la gestion de leur caisse de prévoyance leur fût donnée. L'administration la leur remit, et la grève se déclara. Pourquoi?

Le *Moniteur universel* publie sur le Creuzot les renseignements suivants, qui sont d'une stricte exactitude :

« La grève du Creuzot ne provient pas des causes ordinaires, qui sont la diminution des heures de travail et l'augmentation des salaires. Il faut savoir, en effet, qu'au Creuzot les ouvriers ne sont pas payés à la journée, et qu'ils le sont rarement à la tâche. Presque partout le salaire résulte pour eux du marchandage et s'établit d'après un système de primes variées, suivant les cas et les spécialités, de telle sorte que si chaque ouvrier a un tarif de journée nominal, en fait il est rétribué selon ses œuvres.

« Quant à la caisse de prévoyance de l'établissement, elle est alimentée par une retenue de 2 1/2 0/0 sur le traitement de tout le personnel. Toutes dépenses faites, cette caisse avait réussi à constituer en 1866 un fonds de réserve s'élevant à 300,000 fr., dont la société du Creuzot est dépositaire, et pour laquelle elle sert une bonification

On sent combien de telles lettres déchiraient un cœur ardent comme le mien; jusque-là j'accusais le temps, les circonstances, le hasard, tout, excepté Blanche : ce jour-là, je n'y tins plus et, comme un voleur, à l'heure où tout dormait encore à Chenegalon, je m'enfuis sans regarder derrière moi et, lancé comme un trait, je ne m'arrêtai plus qu'à Paris. Cependant j'avais laissé l'Abbaye bien triste; depuis plusieurs jours déjà M. de Groussay, jauri, affaîssé, surexcité, était en proie à une crise horrible qui se traduisait par des terreurs profondes, des soubresauts fiévreux et un râle entrecoupé. Marie, nuit et jour, veillait au chevet de son père, toujours douce et toujours calme, énergique et forte. Gontran lui-même, qui avait eu tant à souffrir de cette nature violente et aigrie, s'était voué à la tâche pénible de garde-malade et, tout en tenant en main les rênes de toutes les affaires, s'éloignait à peine du chevet de son père.

C'est dans de telles circonstances que j'eus le cœur de quitter Chenegalon. Je courus chez moi; personne en dehors de mes camarades ne s'était présenté; il faisait nuit, je m'habillai à la hâte, toujours agité, l'âme inquiète, la conscience troublée, et me fis annoncer chez M<sup>me</sup> de V... Sa voiture venait de l'emporter au Théâtre-Français, où se donnait je ne sais quelle représentation solennelle. J'y courus, presque aussi rapide, n'écoulant que mon désir, que mon amour, que ma soif de la voir, de lui parler et de l'entendre.

Au moment où j'enfrai dans la salle, toutes ces lumières, ce public, ces milliers de têtes, toutes ar-

annuelle d'intérêt de 5 0/0. Une caisse de dépôts a été également constituée pour favoriser l'épargne. Les dépositaires y trouvent un intérêt de 5 0/0 avec disponibilité constante et immédiate de leur capital.

« Il n'y a donc, il ne peut donc y avoir qu'un accident dans la grève du Creuzot. Cet accident ne touche jusqu'ici en rien aux conditions qui y règlent les intérêts des ouvriers et des patrons. En d'autres termes, ce sont des questions de personnes et non des questions économiques qui ont amené la suspension du travail dans les ateliers. »

La fonderie remonte à l'année 1782, ainsi que le constate l'inscription suivante, gravée sur une plaque de laiton trouvée dans les décombres de bâtiments démolis :

*L'an de l'ère chrétienne 1782,  
Le huitième du règne de Louis Seize,  
Pendant le ministère  
de M. le marquis de la Croix-Castries,  
M. Ignace-Wendel-Hoyange,  
commissaire du Roy,  
M. Pierre Touffaire, ingénieur,  
Cette fonderie, la première de ce genre  
en France, a été construite pour y fonder  
la mine de fer au coke, suivant la  
méthode apportée d'Angleterre  
et mise en pratique  
par M. Williams Wilkinson.*

Les statuts de la société créée pour l'exploitation de la fonderie du Creuzot furent approuvés le 17 septembre 1784, sous la raison Perrier, Beldinger et C<sup>e</sup>, par Louis XVI, qui se réserva le droit d'être actionnaire pour moitié. Après trois ans d'existence, le Creuzot occupait et logeait quinze cents ouvriers.

L'usine fut achetée par M. Adolphe Schneider et son frère cadet, Eugène, aujourd'hui président du Corps législatif, en 1837.

En 1865, elle occupait plus de 10,000 ouvriers : 650 aux hauts-fourneaux, 1,350 à la houillère, 3,000 aux forges, 2,500 à la construction, 1,200 aux mines de fer, 200 à Perreuil, 200 à la briqueterie, 900 aux chemins de fer.

On assure que quatre lanciers faisant partie des troupes qui ont été envoyées pour maintenir l'ordre ont été arrêtés pour avoir oublié leur devoir. Parmi les grévistes nous ne connaissons encore que deux cas d'arrestation.

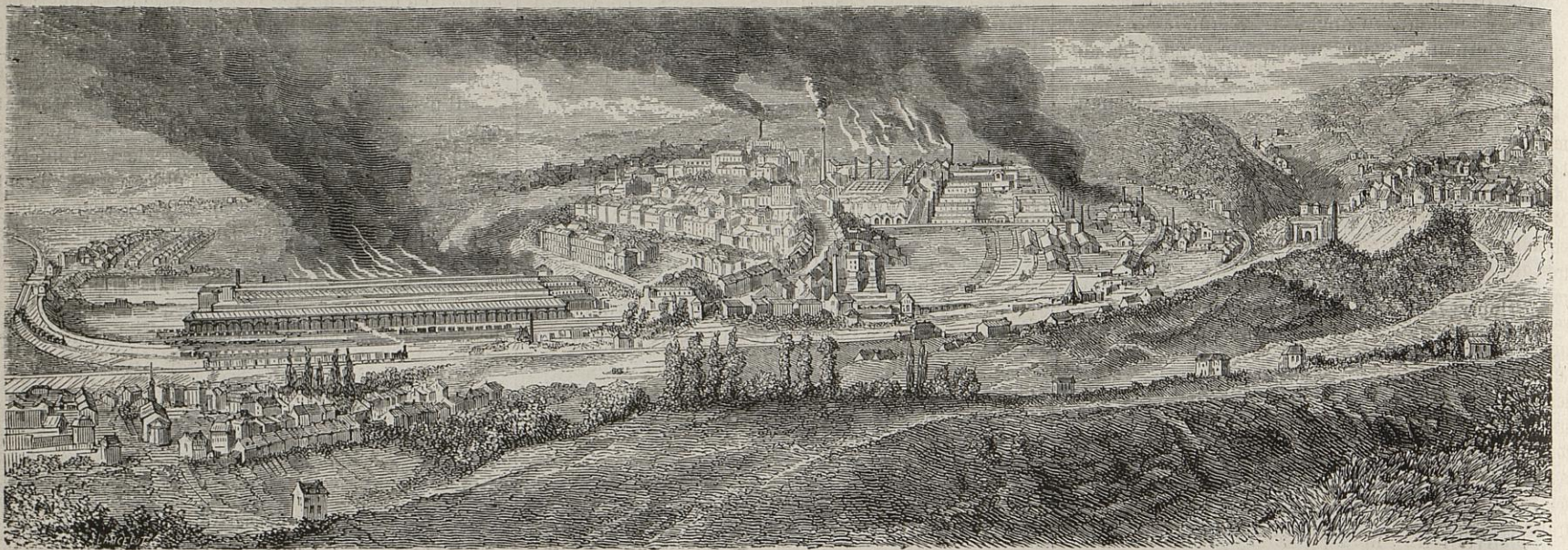
Nous n'avons pas à nous prononcer sur la grève des ouvriers du Creuzot, mais nous devons avouer que les professions de mineurs, de forgerons, sont rudes et pé-

demment fixées vers la scène, au lieu de me rappeler à la situation réelle, au respect humain que tout homme doit conserver dans un moment grave de sa vie, me causèrent je ne sais quelle hallucination. J'étais en proie à une fièvre ardente, le lustre dansait devant mes yeux, les paroles prononcées par les acteurs dans cet énorme vaisseau silencieux frappaient mes oreilles sans lui révéler aucun sens précis. D'un long regard j'enveloppai tout le pourtour et j'aperçus M<sup>me</sup> de V... dans une loge de face, à côté d'un des hommes les plus en évidence par sa situation et le nom qu'il s'est fait dans les lettres elle était toujours la même, reposée, paisible, songeuse, caressant sa chimère, agitant lentement un éventail noir, pâle d'une blancheur fatale, tenant à la main un bouquet de lilas blanc, de temps en temps, cherchant des yeux je ne sais quelle proie fugitive.

CHARLES YRIARTE.

(La suite au prochain numéro.)

Vient de paraître : brochure traitant de la chemiserie en général et des derniers progrès apportés à cette industrie. Ouvrage intéressant chacun à quelque condition qu'il appartienne. Pour recevoir la brochure franco il suffit d'en faire la demande par lettre affranchie à MM. Gamas et Carré, 102, boulevard Sebastopol, à Paris.



Le Creuzot d'aujourd'hui. — Dessin de Lancelot d'après F. Bonhommé.

rilleuses. Les gravures que nous donnons peuvent offrir une idée des dangers qui accompagnent l'extraction de la houille. Nous les empruntons à un remarquable volume de M. L. Simonin, publié par la maison Hachette.

Ce magnifique volume est illustré de 160 gravures sur bois, dont nous offrons deux spécimens, de 30 cartes tirées en couleur et de 10 planches imprimées en chromolithographie.

C'est l'histoire de la formation des minerais et de la houille, c'est la



Un conseil tenu par les ingénieurs dans une mine.

lutte du mineur dans sa dramatique réalité, sans invention, sans roman d'aucune sorte, que décrit M. Simonin. Il suit l'ouvrier dans sa vie souterraine, sur son champ de bataille, il décrit ses mœurs et le pays qu'il habite, fait connaître les substances qu'il exploite, telles qu'il les a observées en Europe et en Amérique.

Ce volume, palpitant d'intérêt, est certainement une des plus curieuses et des plus belles publications de notre temps.

Le Creuzot il y a vingt ans. — Dessin de Lancelot d'après F. Bonhommé. — (Gravures extraites du *Tour du Monde*)

## COURRIER DU PALAIS

Eh mon Dieu! oui; quand cela commence, tout va bien; c'est le désintéressement, c'est le dévouement, c'est l'affection, c'est l'union, c'est le bonheur; chacun est content de soi-même et des autres, le soupçon ne saurait éclore, la confiance règne.... Mais le temps passe; les uns, qui étaient jeunes, grandissent et deviennent plus exigeants, les autres, qui étaient à l'âge raisonnable, vieillissent et deviennent inquiets et défiant; les alliances se déplacent, les colères s'unissent, les groupes se transforment, la confiance cesse, l'affection s'éteint et l'union est détruite.

Voilà une désolante vérité que les romanciers et les auteurs dramatiques les plus intelligents, — je ne dis pas les plus célèbres, — sont impuissants à mettre en scène; c'est une synthèse qui part de trop haut et demande trop d'impartialité envers tous les personnages; là, où chacun doit avoir ses torts, l'écrivain à imagination veut toujours son héros et son héroïne immaculés; nécessairement, fatalement... (voulez-vous que je vous dise ma pensée toute entière?) bêtement, il retombe dans le moule éternellement convenu... Si la littérature, en tant que tableau moral par sa fidélité, peut être sauvée, c'est le procès, avec son implacable brutalité de réalisme, qui sauvera la littérature.

En quelques lignes, voici le fait; vous n'avez pas besoin des noms, je suppose :

Dans une des villes importantes de France, pas trop près, mais aussi pas trop loin de Paris, était une famille bien unie, le père, la mère et six enfants. La fortune était médiocre, à peu près suffisante pour vivre; cependant les enfants devaient grandir; il fallait y songer et créer un fonds de réserve... mais sous

quelle forme? Diviser en six parts ces modestes économies, et calculer l'époque à laquelle chacun des enfants arriverait à son tour à l'âge de raison, pour le lancer dans la bataille de la vie avec ce petit capital? C'eût été strictement équitable et maladroitement prudent; le père de famille fit mieux, il employa tout pour l'aîné, en lui disant tout simplement: tu élèveras tes frères et sœurs. L'aîné fit ses études, devint un homme intelligent, un sculpteur de talent, et ne perdit rien de son cœur à cette lutte; sa fortune, fortune artistique, n'était qu'un dépôt; il fit venir le second frère, qui com-

mençait à grandir, le mit en pension, paya ses maîtres, paya plus tard ses inscriptions à l'École de médecine, lui servit pendant le temps de ses études une pension de 1,200 francs. Voilà le second frère reçu docteur, le voilà qui fait un beau mariage, le voilà arrivé à son tour; au troisième maintenant!

Le troisième était une fille. Les garçons ont besoin d'éducation, les filles ont besoin d'une dot, — je ne discute pas, moi, je raconte, je constate. — L'aîné dit au second: «J'ai dépensé pour toi six

un aveu est indivisible; vous ne pouvez, par conséquent, en retenir la première partie sans admettre la restriction; donc, je ne dois rien!» Mais il n'avait pas pensé que le tribunal pouvait motiver sa décision sur d'autres éléments que son aveu; la correspondance entre le père de famille et le fils aîné suffisait; elle prouvait que le premier, hors d'état de remplir ses obligations naturelles, en avait chargé son fils aîné, que celui-ci avait rempli son mandat avec cette légitime espérance que la dette transmise d'enfant en enfant arriverait jusqu'au dernier, et le

tribunal a condamné le docteur à payer les six mille francs. Puisse la chaîne ne plus s'interrompre.

C'est égal, il y a un beau livre à écrire avec cela, et s'y j'en faisais encore...

Maintenant, remonçons à deux années en arrière, à l'affaire de la femme Frigard. Vous vous souvenez de cette habile et énergique intrigante, qui, un jour entraîna M<sup>me</sup> Mertens dans la forêt de Fontainebleau et la laissa morte dans un fourré. M<sup>me</sup> Mertens avait déposé une somme de 7,500 fr. au comptoir d'escompte en compte courant, et il lui avait été remis plusieurs chèques en blanc qu'elle n'avait qu'à signer et à présenter à la caisse pour toucher tout ou partie de son petit capital. Ces chèques, la condamnée s'en était emparée, et elle avait obtenu le remboursement en imitant la signature de celle qui devait peu de jours après devenir sa victime. Les héritières Mertens, sa mère et sa sœur, je crois, ont assigné le comptoir d'escompte devant la première chambre du tribunal civil, et lui demandent le remboursement de la somme payée sur une fausse signature, avec légèreté, avec imprudence, sans précaution. Elles font plaider qu'il est de principe que quiconque paye sur un faux reçu, ne peut faire supporter les conséquences du crime commises à celui dont la signature a été frauduleusement apposée, quelque parfaite d'ail-

leurs que soit l'imitation. Mais on leur a répondu que, dans cette circonstance, le reçu n'était pas un reçu ordinaire; le comptoir d'escompte avait payé sur un chèque délivré par lui, portant le nom du crédité, des numéros d'ordre et de série, détachés d'un registre à souche; il y avait donc pour lui présomption que la signature, d'ailleurs suffisamment bien imitée, était celle de la déposante; il n'avait donc aucune faute à se reprocher. Le tribunal, en effet, a déclaré les héritiers Mertens mal fondés en leur demande.

J'aime assez que deux affaires identiques se pré-



PARIS. — Au bal de l'Opéra. — La salle de danse. — (Dessin de Crafty.)

mille francs qui t'ont fait ce que tu es; rend-les à notre père pour qu'il dote notre sœur.»

Voyez, ô mes lecteurs, comme il est difficile de dépouiller le vieil auteur, j'aimerais mieux maintenant continuer l'histoire dans le moule banal de la morale en action que de suivre la vérité, — je me plaisais à oublier le procès!

Le docteur refusa, et, n'ayant pas le privilège des romanciers, je ne puis savoir en quels termes; mais voici ce qu'il a répondu à la troisième chambre du tribunal: «J'ai reçu, en effet, six mille francs de mon frère aîné; mais je les ai reçus à titre gratuit;

sentent à la fois. Quinze jours auparavant, un procès se présentant à peu près dans de pareilles conditions, avait été jugé de même par le tribunal de commerce : un employé infidèle de MM. Pinet et Petit avait touché en plusieurs fois une somme de 20,000 francs chez M. Quantin et C<sup>e</sup>. Cette dernière maison en réclamait le paiement à MM. Pinet et Petit, et ceux-ci soutenaient qu'ils n'étaient pas responsables des sommes versées à cet employé infidèle qui les avait touchées en imitant leur signature. Déjà le tribunal de commerce, sur cette instance, avait jugé, comme l'a fait quinze jours plus tard le tribunal civil, que MM. Pinet et Petit avaient laissé à la disposition de leur employé des reçus en blanc et imprimés de Quantin et C<sup>e</sup>, qui leur avaient été confiés par celui-ci pour envoyer toucher de l'argent au fur et à mesure de leurs besoins, que sur ces reçus imprimés faisant déjà présumption, Quantin et C<sup>e</sup> a pu payer sans imprudence, la signature des patrons ayant été suffisamment bien imitée par l'employé infidèle, et, par conséquent, met les 20,000 francs à la charge de Pinet et Petit.

Tout cela — qui du reste me paraît fort logique — prouve surtout une chose, c'est que lorsqu'on veut bien connaître un principe c'est dans ses exceptions qu'il faut principalement l'étudier.

Décidément le théâtre se range; les procès entre artistes et directeurs se font de plus en plus rares; depuis longtemps je n'en ai récolté que deux, un à Strasbourg et un à Paris. M. Mark, directeur du théâtre de Strasbourg, demandait la résiliation de l'engagement qu'il avait consenti à M<sup>lle</sup> Eugénie Monrose, première chanteuse légère, à laquelle il reprochait de ne pas savoir huit des ouvrages indiqués par elle comme pouvant être joués après deux ou trois répétitions, et surtout d'être beaucoup trop souvent et toujours trop longtemps indisposée.

Eh! dame! il s'agissait d'appointments de trois mille francs par mois; la chose en valait la peine — de part et d'autre. — M<sup>lle</sup> Monrose faisait répondre qu'elle avait formellement réservé ces huit ouvrages pour être revus et étudiés par elle à loisir. Oui, elle a été malade, mais pourquoi?... parce que son directeur la contrariait à plaisir par ses exigences, par des persécutions calculées.

On ne le croirait guère, en lisant cet exposé aussi simple que fidèle, ce petit différend civil était devenu une grosse querelle, presque... incivile; on s'est fait de gros reproches, et on s'est lancé dans le chapitre interminable des interprétations d'intention. Nous qui ne pouvons, à distance, être du parti du directeur ou du parti de la cantatrice, nous laisserons dans l'ombre cette discussion animée, et nous traduirons le jugement du tribunal. Les juges ont fait comparaître les parties en personne pour entendre leurs déclarations, et M<sup>lle</sup> Monrose ayant reconnu qu'elle n'avait jamais ouvert deux partitions principales, et que pour certaines autres il lui faudrait dix jours d'étude et quatre répétitions, le tribunal a prononcé la résiliation de l'engagement.

Le second procès, entre artiste et directeur, n'est pas même tout à fait aussi compliqué.

Une pièce, intitulée : *Le Plus heureux des trois*, a été jouée au théâtre du Palais-Royal; les auteurs et la direction avaient, à ce qu'il paraît, distribué à M<sup>lle</sup> Paurelle un rôle de soubrette un peu trop laconique. Elle a refusé le rôle comme indigne de son talent, et le directeur de Paris, comme le directeur de Strasbourg, demandait la résiliation de l'engagement de sa pensionnaire. Du reste, les deux parties étaient d'accord sur ce point-là; il ne s'agissait plus que de savoir au profit de qui cette résiliation serait prononcée et qui aurait le dédit.

Personne n'a eu cette joie. Le tribunal, se reportant aux termes précis de l'engagement, a dit que M<sup>lle</sup> Paurelle était sans droit pour refuser un rôle, mais que ce refus n'était pas assez absolu pour entraîner la résiliation et ses conséquences.

M<sup>lle</sup> Paurelle payera donc 2,000 fr. de dommages-intérêts à son directeur; celui-ci sera satisfait de voir triompher son autorité directoriale, puisque M<sup>lle</sup> Paurelle est condamnée à jouer le rôle en question... et le public sera sans contredit « le plus heureux des trois. »

PETIT-JEAN.



ODÉON : *L'Affranchi*, drame en cinq actes et en vers, par M. Latour Saint-Ybars. — VAUDEVILLE : *Jacques Cernol*, comédie en trois actes, par M. Édouard Cadol; *Les Curiosités de Jeanne*, comédie en un acte, par M. Eugène Verconsin.

Sans doute il est bien tard pour parler encore d'elle,

Disait Alfred de Musset à propos de la Malibran. Sans doute il est bien tard pour parler encore de lui, dirai-je à propos de M. Latour Saint-Ybars et de son *Affranchi*. Hélas! un demi-succès a seul récompensé les nobles efforts de M. Latour Saint-Ybars, et l'on sait quelle horrible déception se cache sous le nom de demi-succès. Tout le monde, critique et public, semble d'accord pour dire : « C'est fort bien, mais n'y allez pas voir! » Et le monde romain s'affaisse une fois de plus sous l'indifférence générale. Ah! Ponsard est bien mort! Ponsard a bien emporté avec lui les derniers faisceaux, les derniers lecteurs, les dernières tuniques. C'est en vain que ses capitaines, ses meilleurs généraux, voudraient se partager son empire : on ne veut pas de la queue de Ponsard. Et si l'on n'en veut pas, c'est parce qu'au fond, on sait bien que ce n'est qu'un armistice, et que la tragédie, même travestie en drame familial, est indestructible en France. Elle est dans notre sang; dire pourquoi, ce serait trop long et trop grotesque à expliquer. Mais on tient surtout à gagner du temps. Il est entendu qu'on ne nous délivrera jamais absolument des Grecs et des Romains; ce point décidé, pourquoi n'attendrions-nous pas nonchalamment, — c'est-à-dire chez nous, au coin de notre feu, — l'héritier futur des Corneille, des Racine, des Crébillon, des Lemercier, des Arnault, des Pichald, des Ponsard, en un mot de l'éternelle lignée classique? Le « parler des écoles » a paru sinon tiède, du moins fréquemment irrévérencieux en présence de l'honorable tentative de l'auteur de *L'Affranchi*; on l'a surpris, pendant le cours de la première représentation, à improviser des chœurs d'un goût douteux, tel que celui-ci, sur un air des rues :

Quand ces bons Romains vont à l'exercice...

Et voilà, dans notre époque à la fois persifleuse et désespérée, ce qui peut advenir des efforts d'un honnête écrivain! Dieu sait pourtant si M. Latour Saint-Ybars est honnête, et s'il est convaincu, et s'il croit au grand art! Il lui avait paru que le moment était bon pour lui et pour la renaissance de l'alexandrin tragique. Il avait fait appel, dans son drame, aux sentiments les plus propres à exalter une jeune génération, aux colères généreuses, aux élans vigoureux, aux enthousiasmes mâles, à l'amour de la patrie et au culte sacré de la liberté. Rien n'y a fait. Une partie de la faute doit-elle en être attribuée au sujet choisi par M. Latour Saint-Ybars? Voici ce sujet : un affranchi de Pompée, héritier de tous les vices et de toutes les qualités de la Rome d'alors, spirituel et passionné, Sarpedon, se fait passer pour son maître auprès de Bérénice, reine de Bythinie, dont il est tombé amoureux. Lorsque cette substitution est dévoilée, Sarpedon se rend justice en se tuant. Bérénice, indignée d'abord, lui pardonne ensuite, comme à un autre Ruy-Blas. Ruy-Blas et Dorante, voilà l'écueil indiqué déjà par d'autres que moi. Restent les détails de la vie intime et publique à Rome, détails dans lesquels la science de l'auteur de *Virginie* et, plus récemment, de l'intéressante monographie de Néron, est excellemment établie. Pourtant, dans cet ordre de faits, rien non plus de bien absolument nouveau : le *Caligula* d'Alexandre Dumas et la *Faustine* de Louis Bouilhet, avaient insisté sur cette note avec plus de charme dans la même exactitude. En revanche, les vers énergiques, sonores, abondent

dans *L'Affranchi*; la tirade suivante (c'est surtout une pièce à tirades) va le prouver sur l'heure :

Tu dis que de César je fus jadis l'esclave,  
Et tu l'es aujourd'hui d'un peuple qui le brave,  
Je me suis affranchi du joug longtemps porté,  
Tu le subis encore, et tu l'as mérité.  
Moi, je courbai le front sans désir de le faire;  
Toi, tu courbes le tien pour rester populaire;  
Esclave plus que moi, toi, né patricien,  
Tu te mets aux genoux du dernier plébéien;  
Tu flattes, rougissant, les goûts de cette masse,  
Tu te fais courtisan de cette populace,  
Vile aux yeux de chacun, vile à tes propres yeux,  
Mais qui doit seconder tes plans ambitieux.  
Tu leur fais chaque jour de nouvelles promesses,  
Tu fais luire à leurs yeux les honneurs, les richesses,  
Pour qu'ils veuillent marcher un jour à ton signal.  
Tu crois ce jour venu? c'est le moment fatal!  
Vaincu, tu dois mourir; vainqueur, que peux-tu faire,  
Sinon perdre en un jour ton renom populaire?  
Songe, avant de venger ce jeune plébéien,  
Qui, mort, est tout pour toi, qui, vivant, n'était rien,  
A ce moment fatal où la foule hurlante  
Réclamera le prix de sa tâche sanglante,  
Que peux-tu lui donner après ce coup de main?  
Le pillage aujourd'hui, la misère demain!

M. Berton s'est mis en grands frais dans le rôle de Sarpedon; il ne dépendra pas de lui que *L'Affranchi* ne fournisse une plus longue carrière : c'est un comédien de premier ordre, tout le monde le savait déjà, et il joue comme s'il tenait à le prouver. C'est bien, c'est louable. L'ray et Laute le secondent de leur mieux. Pour cette fois, M<sup>lle</sup> Sarah Bernhardt, qui représente la reine Bérénice (pas celle de Racine, l'autre!), a dû se contenter d'un succès de costume.

Le *Jacques Cernol*, du Vaudeville, n'est également qu'une demi-réussite. Pourtant l'œuvre est bien faite, le sujet est patiemment étudié, — trop patiemment, peut-être, — voilà le tort; cela serait à merveille dans un livre; mais au théâtre. Les spectateurs, souvent de digestion difficile, veulent être remués immédiatement, réveillés, empoignés; on ne réagira jamais contre cette condition salutaire; M<sup>me</sup> George Sand elle-même l'a expérimenté à son détriment avec *le Drac* et *les Docteurs de village*; M. Cadol, qui est de son école, et dont je suis loin de lui faire un reproche (rappelez-vous la *Germaine*), abuse un peu de la préparation lente et scrupuleuse. Bonne du temps de Scribe, à cette époque de formation habile à laquelle se rattachent *Estelle*, *Philippe*, *Gen viève*, cette méthode a subi des transformations, comme toutes les méthodes, sous le fouet incessant du progrès. Dumas fils, Émile Augier, Sardou, Burrière, ont mouvementé, accéléré les expositions; ils les brusqueront demain. Je n'y vois pas un grand mal. Appelez-moi spectateur de la décadence, j'aime à ce que l'émotion me saisisse au collet.

*Jacques Cernol* est un mari trompé, mais qui ignore son malheur. On se lasse de tout au théâtre, même de l'adultère; mons Cernol a donc déplié dès le commencement. L'idée un peu neuve qu'a voulu développer M. Cadol est l'intervention des enfants dans les malheurs conjugaux. Le fils de Jacques Cernol tue en duel l'amant de sa mère, ou plutôt de sa belle-mère, car l'auteur a été timide. Cette timidité, qui paraît faire le fond de son talent, l'a heureusement abandonné dans les scènes principales du troisième acte. Mais un acte sur trois, cela n'est pas assez, en vérité.

*Les Curiosités de Jeanne* continuent l'aimable répertoire parisien de M. Verconsin. Jeanne, la jeune mariée, veut absolument que son mari la conduise au café Anglais, en cabinet particulier. Au bout d'une demi-heure, grâce à l'indiscrétion d'un garçon du restaurant et à l'irruption d'une cocodette à tous crins, elle se sauve épouvantée, jurant, mais un peu tard... Vous savez le reste. — M. Eugène Verconsin ne marche jamais sans M. Saint-Germain, pas plus que M. Émile Augier sans M. Got; ils ont toujours réussi ensemble. Cette fois, ils ont voulu associer MM. Delannoy et Delessart à leur succès; et puis aussi M<sup>mes</sup> Grivot et Bianca.

CHARLES MONSELET.

## CHRONIQUE MUSICALE

THÉÂTRE-ITALIEN : Reprise de *Un Ballo in maschera*, opéra en quatre actes, de M. Verdi. — THÉÂTRE-LYRIQUE : Reprise du *Médecin malgré lui*, opéra comique en trois actes, de MM. Jules Barbier et Michel Carré; musique de Gounod.

Le *Ballo in maschera* au Théâtre-Italien. — Encore?... — Oui, parce que les rôles en ont été distribués à de nouveaux interprètes. C'est toujours le même plat, mais servi dans des assiettes neuves.

A ce propos, il faut que j'avoue une curiosité qui me pend aux oreilles chaque fois que j'entends l'opéra de M. Verdi; ce sera du même coup avouer une ignorance. Il me semble donc qu'il serait temps d'exhumer l'opéra de M. Auber, écrit sur le même sujet.

Rien ne serait intéressant comme de suivre scène à scène le drame de Scribe dans les deux partitions, de peser en double chaque cavatine, chaque chœur, chaque morceau quelconque, de se demander quels sont les moyens d'expression employés tour à tour par les deux maîtres pour rendre une situation donnée. Or, ce travail de comparaison que, l'intelligence la moins affinée peut faire sans effort, est des plus profitables, outre qu'on y doit encore trouver son plaisir.

Nous ignorons, quant à nous, et dans la proportion de 99 0/0, la partition de *Gustave III* exécutée pour la première fois à l'Opéra le 27 février 1833. Il se peut qu'au temps de nos études musicales nous l'ayons lue sur l'exemplaire du Conservatoire. Pourtant il ne nous en est pas resté une note dans la mémoire. Si, pardon! Nous en avons retenu le célèbre galop qui traverse le cinquième acte comme une trombe mélodique, galop trépidant, irrésistible, et que l'on entend par les jarrets.

Mais c'est tout ce que nous savons d'un opéra qui passe pour une des pièces capitales du répertoire de M. Auber. Notre science est courte, comme vous voyez; et tous les dilettantes de notre génération n'en savent pas plus long sur *Gustave III*, n'ayant pas eu l'occasion d'en entendre une page. C'est en leur nom, aussi bien que dans notre intérêt, que nous adjurons l'Opéra ou le Théâtre-Lyrique de nous donner satisfaction.

En attendant la reprise de l'opéra de M. Auber, nous avons toutes les occasions d'étudier celui de M. Verdi, qui, à l'heure qu'il est, se joue sur deux théâtres à la fois, et dans deux langues.

On ne peut nier qu'une œuvre ainsi dédoublée n'ait tout au moins de l'attraction sur le public. Et en effet, le *Ballo in maschera* abonde en « motifs » d'une heureuse éclosion, et dont le tour incisif a fait la popularité. On y trouve jusqu'à de l'esprit dans le sens parisien du mot. C'est même une remarque à faire qu'au milieu d'une partition à ce point poussée au dramatique, il se rencontre tant de parties de comédie adroitement traitées. Ce qui n'était qu'intermède, épisode, dans la pensée de l'auteur, a pris sous sa plume une importance inespérée.

Ainsi le rôle du page, rôle accessoire dans le livret, se détache en clair dans la partition, et vous tient tout le temps éveillé. On n'a d'oreilles que pour ce gamin souriant qui gambade et goguenarde dans les plus tristes occurrences, qui siffle comme un moustique à l'oreille des conspirateurs, et risque de faire avorter la conspiration au milieu d'un éclat de rire.

Le finale du troisième acte, où les conjurés, témoins de la déconvenue maritale de Renato, ricament sur un motif si spirituellement tourné, ce finale est encore une des maîtresses-pages de l'œuvre. Et j'y joindrai, comme pièce à conviction pour soutenir ma thèse, la partie chantée par le duc Richard au second acte, quand il est déguisé en pêcheur et qu'il s'en va courir les aventures chez la sorcière.

Regardez y de près, le *Ballo in maschera* est drame dans l'intention des auteurs; mais, heureux déraillement de l'esprit, ils en ont fait une comédie sans le vouloir.

C'est M<sup>lle</sup> Murska qui porte, et très-résolument, le maillot et le pourpoint du page. On sait les audaces vocales de la cantatrice hongroise, qui fait sauter les sept notes de la gamme comme le jongleur indien ses boules de cristal. A ce jeu,

M<sup>lle</sup> Murska risque tout juste un couac par note. Il y a des jours où elle est adroite, d'autres où.... Mais jeudi elle s'est vaillamment tirée d'affaire, et n'a pas laissé tomber une double croche. Sa voix même avait un moelleux, une vibration qu'elle n'a pas tous les soirs. On peut lui attribuer pour moitié au moins le bis qui a accueilli le quintette avec chœur du second acte.

L'autre moitié du succès reviendrait à Nicolini, qui, dans le même morceau, a dit sa partie avec une désinvolture élégante qui rappelait les beaux soirs de Mario (il semble même qu'une des préoccupations de Nicolini est de ressembler à Mario jusque dans la manière de porter la barbe. Je ne blâme pas, je constate).

Bonnehée chantait pour la première fois à Paris le rôle de Renato. Sa voix n'a pas beaucoup de force, ni surtout de fraîcheur, mais il a dit avec assez de style la fameuse, la trop fameuse romance du quatrième acte.

Quant à M<sup>lle</sup> Morensi (belle comme une danseuse), elle abuse de ce qu'elle est Américaine pour prononcer l'italien avec l'accent anglais. Elle chante les dents serrées comme si elle avait peur de s'enrhumer en respirant trop d'air à la fois. Mauvais tic de cantatrice, et qui ne donne pour résultat que des sons rauques et étranglés.

Ce qui est encore impardonnable, c'est la façon boiteuse dont les chœurs ont dit le finale du troisième acte, lequel est pourtant facile, puisqu'il ne présente pas d'intervalles inusités, et que d'ailleurs il est très-franchement rythmé.

— Le Théâtre-Lyrique a repris, et c'est pour la vingtième fois, le *Médecin malgré lui*. Le public s'y divertit; mais je crois, et sans malice aucune, qu'un certain Molière, qui a passé par là, est bien pour quelque chose dans les hilarités du parterre. La pièce même transperce la musique dans beaucoup d'endroits, la domine et l'efface. Telle on voit une belle statue révéler ses contours à travers les plis du voile dont on la couvre.

Meillet fait Sganarelle avec un entrain extraordinaire. Il danse le rôle autant qu'il le joue et le chante. Cette abondance de gestes est d'ailleurs dans la tradition.

ALBERT DE LASALLE.

## COURRIER DE LA MODE

Le plaisir est loin d'être en grève. Les bals de la cour sont décrétés. On danse dans les salons officiels et dans les salons à la mode. Il est donc grandement temps de s'occuper des toilettes de bal, qui s'inquiètent peu des rumeurs, et sont plus élégantes et plus fantaisistes que jamais.

Tout en organisant un somptueux trousseau pour le Pérou, que nous décrivons le mois prochain, et qui atteint le chiffre de 50,000 fr., rien que cela!... Qu'en diront les irréconciliables?... La Maison Gagelin exécute chaque jour de coquettes toilettes de bal, dont le bon marché est relatif, en raison de l'artiste qui les crée et du style qu'elles comportent. D'autres, plus riches et plus luxueuses, ont le grand type de cette maison novatrice, c'est-à-dire une distinction innée.

Citons quelques toilettes, qui sont autant d'études de coloris et d'ornementation.

La robe Amphitrite en faille vert de mer, avec coquilles volumineuses en crêpe tuyauté, s'étalant en écume mousseuse à chaque lai et au milieu de chaque lai.

La robe Frou-frou (destinée à M<sup>me</sup> Rattazzi) pour les bals de Nice, en faille bleu et satin bleu, avec jupe à longue traîne, et tablier se retroussant en revers, de satin bleu, garnis de point d'Alençon, se nouant par derrière en écharpe italienne.

La robe Ambassadrice en poul de soie rose, ornementée de point de Venise.

La robe Figaro en poul de soie bouillonné de tulle blanc, avec résilles de chèvrefeuille portant des branches et faisant tablier.

Et un très-artistique costume de Corbeille de fleurs, qui a obtenu à la fête de la Société florale de Nice la palme de l'originalité et de l'élégance.

Les toilettes de bal se résument donc dans des toilettes simples et dans des toilettes étudiées.

Sur les jupes de satin uni, à longue traîne, on dispose une ou plusieurs jupes de tulle lainé, ou de tulle brodé de fleurs des champs, qu'il faut demander à la Ville-de-Lyon, la maison de passementerie la plus importante de toutes, à l'entrée de la rue de la Chaussée-d'Antin, et qui est brevetée de S. M. l'Impératrice Eugénie.

La Ville-de-Lyon cumule spécialités sur spécialités. Chaque comptoir est pour ainsi dire un magasin sérieux, en débutant par la ganterie, les rubans, la fan-

taisie, les tulles, les velours, les actualités en cravates, nœuds et ceintures, les toiles, les mantilles, les chapeaux, les coiffures, et en continuant par la passementerie pour costumes et ameublements, jusqu'à la mercerie française et anglaise.

Mettons à l'ordre du jour les articles les plus remarquables de chaque rayon. A la ganterie, c'est le gant Joséphine, qui supprime la couture le long du petit doigt, et qui moule la main comme pourrait le faire Clésinger; le gant Empire, sans boutons ni manchettes, s'enfilant comme une mitaine et montant au milieu du bras; et le gant Duchesse, en chevreau de première qualité, boutonnant six et huit boutons.

Aux rubans, c'est la ceinture Romaine, avec rayures italiennes, sans envers, et se nouant en écharpe; la ceinture Égyptienne, également typique; la ceinture Indépendante, aux couleurs américaines; la ceinture Figaro, de style espagnol; la ceinture Frou-frou, composée d'une double série de six coques, sans pans; la ceinture Postillon, avec basquette; la ceinture Habit, avec pans et revers; la ceinture Ambassadrice, en l'honneur de la princesse de Metternich; la ceinture Papillon; la ceinture Cascade, etc... Chaque ceinture a son nœud de cravate et son nœud de coiffure, et se répète, soit en faille, en satin et en velours.

Au salon de coiffures, il y a des chapeaux très-habillés, à partir de 22 et 25 fr., avec fleurs et velours, et à la dernière mode.

A la passementerie, les nouvelles franges, les agréments mats au crochet, faisant bordure.

Et à la mercerie, une collection de petits articles exclusifs et élégants.

Les toilettes de bal se reproduisent aussi en Céleste-Empire et en crêpon de Chine, car le Céleste-Empire de la Malle-des-Indes a le grain, le velouté et le soyeux de la plus belle faille. Le crêpon de Chine fait seconde jupe et draperie sur le Céleste Empire et se borde d'un effilé muguet, d'un effilé marabout, ou d'une dentelle de point d'Alençon, de point à l'aiguille et d'une guipure de Bruges. Le crêpon de Chine se borde également de sontaches d'or, avec blonde lamée d'or tout autour.

Tel est le parti luxueux qu'on peut tirer des productions de la Malle-des-Indes.

Quand on désire des robes de foulards fond blanc, égayées de motifs Pompadour, de petits bouquets jardinières et de rayures satinées, on obtient des toilettes très-jolies et peu coûteuses, en les ornant de volants et de ruches lisérées d'un petit ruban de satin de la couleur dominante.

On peut temporiser avec la mode, quand on a du goût et un désir sérieux d'économie.

Les foulards printaniers vont ouvrir la nouvelle campagne de la Malle-des-Indes. Il y a toujours de l'imprévu et de l'inédit. C'est pourquoi il faut demander de temps à autre, à la Malle-des-Indes, passage Verdeau, sa collection d'échantillons.

Les robes en Céleste-Empire, rose de Chine, bleu de Syrie, vert ture et violette de Nice, sont très-jolies avec pouffs garnis d'effilés, soutenus d'une tournure plastique, car la crinoline s'efface de plus en plus, et il n'en sera bientôt plus question. La ceinture Régente s'accrédite au contraire de plus en plus dans la mode. C'est à peine si on se souvient du corset, de cette cuirasse bandede d'acier qui comprimait le corps au détriment de la grâce, de l'élégance et de la souplesse. La ceinture Régente, loin de là, laisse à la taille toute sa cambrure native. Elle se contente de servir de point d'appui à la poitrine, qui s'épanouit sans aucune entrave. C'est en faisant de la sculpture, que M<sup>mes</sup> de Vertus sœurs ont trouvé cette mignonne petite ceinture, qui a transformé la mode, et qui a été immédiatement approuvée par l'académie de médecine.

Il suffit d'envoyer à M<sup>mes</sup> de Vertus sœurs, 27, rue de la Chaussée-d'Antin, les mesures suivantes, pour recevoir une ceinture irréprochable, signée et brevetée. Tour de la taille à la ceinture, largeur de la poitrine, tour des hanches, longueur du buste, longueur de la taille sous le bras.

Il vous souvient, sans doute, que nous vous avons annoncé que la maison Leborgne avait ouvert des ateliers très-importants de confections et de costumes, et qu'elle cumulait en même temps que la lingerie luxueuse les trousseaux et les layettes, les toilettes de ville, les toilettes de bal et les toilettes de cour. Les costumes de la maison Leborgne sont d'une simplicité réelle qui plaira à plus d'une de nos lectrices de province. Ils ne font ni tapage ni frou-frou, et ils se contentent de volants en biais, de toiles ruchées et tuyautées, et de velours étagés de différentes grandeurs.

Quant à la lingerie, la maison Leborgne conserve la priorité aussi bien dans la rue du Bac que dans les quartiers les plus à la mode.

Rappelons les principaux modèles qui font type d'élégance: La parure Henri II, la parure Rubens, la parure Téniers, la parure Incroyable, la parure Pagode, la parure Marquise et la parure Punot.

L'espace nous manque pour vous parler des bals du ministère de la guerre. M<sup>me</sup> la princesse de Metternich avait toutefois une bien virginalite toilette en gaze de Chambéry rose, ornée de plumes noires et de roses. Et M<sup>me</sup> la Calmèle P., une robe verte avec paniers d'Angleterre, relevés par des pouffs de satin; une coiffure de plumes et de velours, et une parure d'émeraude complétaient cette toilette.

Plusieurs de nos lectrices de province nous ont écrit à propos du petit flacon d'eau de Cologne du Grand-Cordon, que la parfumerie du monde élégant offre aux charmantes femmes qui se présentent de mon nom.

— Vous plaisantez, chère chroniqueuse, nous dit-on. Vraiment non, c'est l'exacte vérité. M. Delettrez a cette exquise galanterie, et pour vous-mêmes et pour votre chroniqueuse. Vous pouvez donc arriver sans crainte, prononcer *mon nom*, et immédiatement on vous offrira cette eau de Cologne sans pareille, la marchale de toutes les eaux de Cologne de France et d'Allemagne.

Tandis que vous serez rue d'Enghien, demandez à M. Delettrez quelques-uns de ses produits uniques et extrafins, tels que : le lait de cacao, qui efface le hâle, les taches de rousseur, les rides, et qui donne à la peau le velouté, le satiné et le duvet de la jeunesse; la crème de lys des vallées, qui reste lys sur le visage et les épaules; des pâtes onctueuses, soit un beurre de cacao au miel et à la violette, pour les soins de la main; la pommade au bouquet des champs, pour la chevelure; le bouquet du monde élégant, pour le mou-



LA VIE DES MINEURS. — Explosion du feu grisou.  
Extrait du volume *le Monde souterrain*, par M. L. Simonin, publié par la Maison Hachette.

choir, et l'extrait de violettes de Parme. Choisissez aussi les savons superfins des souverains, aux armes de toutes les puissances, et les savons des boudoirs, parfumés à toutes les fleurs.

C'est en faisant usage d'une parfumerie extrafine et naturelle qu'on reste longtemps jeune et belle. Pourtant, quand la vieillesse arrive pour tout de bon, il faut lui dire : Halte-là ! Il est inutile de laisser blanchir ses

cheveux et d'accuser un âge que très-souvent on n'a pas; mieux vaut les recolorer avec l'eau de la Floride, qui est une eau vivifiante et tonique, ayant la vertu miraculeuse de rendre aux cheveux blancs leur nuance primitive, qu'ils aient été blonds, châtains, noirs ou roux. Comment cette métamorphose s'opère-t-elle? C'est le secret de l'eau de la Floride qui s'analyse par une combinaison chimique de principes minéraux et de principes végétaux. La source de l'eau de

la Floride surgit au coin de la rue de Richelieu et du boulevard Montmartre. Elle ne sort pas d'un conte de fée, ni d'un rocher mythologique, mais de la Floride même, ce qui la rend mille fois plus authentique, plus efficace et plus sérieuse.

Vicomtesse DE RENNEVILLE.

**Chocolat-Rebours au Quinquina**, le fortifiant le plus énergique, sans aucune amertume. — Tel est le titre d'une Notice traitant d'un nouveau produit et expliquant ses propriétés fébrifuges et toniques dans l'alimentation quotidienne des personnes délicates, des enfants, des femmes, des vieillards et des convalescents. Broch. 10 c. franco, contre timb.-p. REBOURS, avenue Malakoff, 132, Paris, et dans chaque ville, chez les principaux pharmaciens.

*Solutions justes* : MM. L. de Croze, à Marseille; Stienon de Meurs, à Liège; E. Frau, H. Frau, à Lyon; Triquenaux, à la Fère; vaisseau à vapeur *l'Abeille*, rade des Trousses; Gérard Saturnin, à Saint-Germain-Lembron; café Cauvet, à Cogolin; café Serres, à Bordeaux; un canonnier, à Lorient.

Autre solution juste du problème n° 320 : J. Morille, à Cholet. PAUL JOURNOUD.

L'UNION DES ACTIONNAIRES

**SOMMAIRE. — Opérations de l'Union.** — Spéculation et placements. — Les chemins Ottomans. — Le Sedan à Lérerville et l'Orléans à Châlons. — Le Savone à Turin et les chemins Méridionaux. — La Compagnie la Prudence : Assurances mutuelles contre l'incendie; transformation en primes fixes. — Le Chemin de Clermont à Tulle. — Un mot du Honduras. — Paris-Pontoise-Juvisy : Côté politique du Chemin. — Correspondance d'Italie. — Correspondances de Turquie. — Recettes des chemins de fer. — Bilans des Banques et institutions de Crédit françaises et étrangères. — Tirages financiers. — La Presse financière. — Marché et cote des valeurs en Banque. — Bulletin de Bourse. — Chronique industrielle et financière. — Cote des valeurs au comptant.

Le seul journal paraissant deux fois par semaine.

Prix de l'abonnement  
POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS,  
**Un an : 5 francs.**  
Paris : Place Vendôme, 10.

Il vient de paraître à la librairie E. Lachaud une courte brochure intitulée : *Du Concile œcuménique : Observations d'un laïque bon français et bon catholique.* L'auteur, homme politique aussi prudent et aussi prévoyant que catholique sincère, n'examine la question qu'au point de vue des rapports de l'Eglise avec l'Etat et la Société du XIX<sup>e</sup> siècle. Convaincu qu'un acte aussi solennel doit forcément produire un grand bien ou de grands malheurs, il appelle l'attention de tous sur la nécessité de concilier le vrai catholicisme avec le vrai patriotisme. Il se borne à provoquer les réflexions profondes que fait naître une telle discussion et à signaler les funestes conséquences que pourrait entraîner de part et d'autre une déplorable obstination à repousser toute concession prudente et sage; tel est le but de l'au-

teur de cette brochure aux intentions duquel ses contradicteurs eux-mêmes ne pourront s'empêcher de rendre justice. — Envoi franco contre timbres-poste. Prix : 1 franc. — E. Lachaud, 4, place du Théâtre Français.

IMPRIMERIE DU GRAND DICTIONNAIRE  
Rue Notre-Dame-des-Champs, n° 49.

OUVRAGES DE M. PIERRE LAROUSSE

S'adressant surtout aux dames du monde, qui, naturellement, n'ayant pas fait d'études classiques, veulent cependant ne pas rester étrangères aux citations que l'on rencontre journellement au théâtre, dans la lecture et dans la conversation.

**FLORE LATINE** | **FLEURS HISTORIQUES**  
DES DAMES ET DES GENS | DES DAMES ET DES GENS  
DU MONDE | DU MONDE

Deux magnifiques volumes in-8°, papier splendide, riche reliure; avec une photographie, chaque volume, prix : 10 fr.; relié, 12 fr.  
On expédie franco contre un mandat sur la poste.

RÉBUS



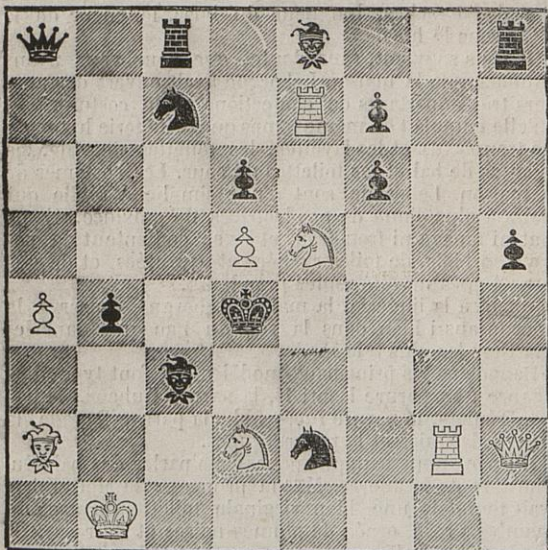
EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS  
Jamais on ne doit clocher devant les boiteux.

PARIS. — IMPRIMERIE JANNIN, 13, QUAI VOLTAIRE

ÉCHECS

PROBLÈME N° 323

COMPOSÉ PAR M. HANS SEEWEBER, DE GRAZ.



Les blancs ont mat en cinq coups.

Solution du problème n° 321.

- |                |            |
|----------------|------------|
| 1. F 3 FD      | 1. P 4 D   |
| 2. R 3 F       | 2. P 5 D   |
| 3. F 3 CD      | 3. P pr. F |
| 4. T 6 D, mat. |            |